EPANOUISSEMENT UNIVERSEL DE L'ISLAM : ANALYSE CRITIQUE DE L'OUVRE DE JACQUELINE CHABBI « LE SEIGNEUR DES TRIBUS » « L'ISLAM DE MAHOMMET »

Par le Professeur Abdelaziz Benabdallah

COMMUNICATION FAITE A PARIS A L'INSTITUT DU MONDE ARABE LE 27 NOVEMBRE 1997

S O M M A I R E

I-Introduction

Madame Jacqueline CHABBI a élaboré un ouvrage qu'elle a intitulé « Le Seigneur des Tribus et l'Islam de Mahomet » (Editions Noêsis, III ème Paris). Professeur à Paris VIII, elle y enseigne les origines de l'Islam; elle est aussi membre de l'Institut, avec André CAQUOT, professeur honoraire au Collège de France, qui a préfacé l'ouvrage, présentant « ce travail, pionnier en sa démarche, s'employant à considérer le Coran dans son contexte premier de réception, celui du monde tribal » ; le Prophète des tribus serait, pense-t-elle, un « Mahomet inhabituel, révélant la discontinuité entre son islam et l'univers complexe ». Cette démarche serait à la fois anthropologique et historique, pour périodiser l'histoire du monde musulman, conférant à cet ouvrage, selon l'auteur, « un caractère totalement novateur ». Pour madame CHABBI, « le Livre Révélé, (elle entend le Coran) présente une homogénéité qui le distingue de la Bible et des textes fondateurs du christianisme et du Judaïsme ». N'empêche que notre éminent sociologue, tend à soumettre l'islam et « l'exclusivisme spontané des consciences religieuses », à la démarche historique, critique acerbe de la tradition relative aux conditions de la Révélation et à sa diachronie, cherchant à scruter, par le biais de la grammaire et de la lexicographie, la connaissance du milieu arabe et de discerner les « Isra'iliyât ». Une telle approche est logique, voire même innocemment louable, mais à condition que le promoteur de cette analyse soit à la hauteur d'un thème aussi énigmatique, connaissant à fond les subtilités d'une langue, aussi fine et nuancée que la langue du Coran, marquée par la richesse de son génie propre et de son système consonantique. Là, il faut bien se garder de manipuler l'hébreu, en tant que langue sémitique originelle, de première main, à partir de laquelle, notre célèbre étymologiste novatrice, cherche à rectifier certaines nuances, des plus profondes de la langue du Coran. La réciproque s'avérerait, à notre sens, la seule exclusivement vraie, comme nous allons le démontrer. Madame Jacqueline CHABBI, dont nous apprécions le processus du test audacieux des recherches, quoique agressif et irrévérencieux, semble vouloir se pencher également sur les « biblismes », pour « éclairer l'arabisme de la toute première révélation, qui sera bientôt infléchi », par l'évolution médiévale de la phase abbasside, c'est-à-dire la civilisation arabo-islamique, du III ème siècle de l'hégire. A son avis, qui est loin d'être humble et déférent, « les savants d'Occident » qui se sont penchés, depuis près de deux siècles, sur les origines du monde musulman, doivent être taxés de naïveté, parce qu'ils n'auraient su soumettre les données de la masse des documents historiques, notamment du XIXème siècle, « au crible de la méthode historique et aux rigueurs qu'imposent les sciences humaines ». Dans leur recherche, une « mise en contexte », manquerait irrémédiablement. Notre hardie novatrice fut la seule à pouvoir « comprendre la profondeur du décalage et la gravité de la rupture entre l'âge tribal de « l'Islam de Mahomet » et les sociétés islamisées d'après, car « il n'est que de rappeler, dit-elle, que la notion de « Musulman » n'est parvenue à se séparer de sa composante ethnique « arabe », qu'à partir du milieu du VIII ème », de l'ère chrétienne ; « les populations se trouvèrent, dorénavant, soumises au calife potentat dans une égale sujétion, qui effaçait définitivement les

privilèges des tribus et leur code complexe de relations parentales ». « Le Seigneur des Tribus » - bizarre appellation de l'ouvrage - constitue une tentative de mise en contexte historique de l'Islam des origines, dans la société où vécut Mahomet ... ; « Mahomet est un chef d'hommes » et les péripéties de sa vie (sîra), édifiée selon « la tradition musulmane », seraient inconsistantes, car par trop « légendaires ». La parole de Mohammed (psl) lui semble, à la rigueur, une parole sacrée, parce que émanant d'un homme dans sa tribu, celle de la Mecque; « le futur Prophète de l'islam » dut attendre la période médinoise, pour se voir proclamé « Messager de Dieu », Rasûl. Toute vision universalisante ou abusivement « musulmane » du texte sacré est considérée - par notre auteur qui se veut historiographe original - comme relevant de l'extrapolation ou de la rétro-projection ». Là, Madame CHABBI s'en prend au Coran, pour démontrer ses singularités, son anachronisme qui incitèrent, plus tard, les exégètes, tous parmi les convertis, « à travailler à ce qu'ils ont appelé « asbâb an-nuzûl » (causes de la révélation). Dans ce fatras, notre historien ethnologue semble oublier que le même processus qu'elle cherche à édifier, pour marquer « les tribus de Mahomet », s'applique, à coup sûr, à celles de Moïse et, bien avant ce Prophète vénéré, à celles du révérend Jacob (ou Israël) ; car dans l'Antiquité judaïque, la tribu est « l'ensemble des Juifs issus de l'un des douze patriarches, « les douze fils de Jacob », c'est à dire les douze tribus d'Israël » (Dictionnaire Hachette). Le Coran, livre sacré - se plaît à répéter Madame CHABBI - se caractérise par l'abondance visible des apports extérieurs qui le construisent; elle essaie d'en démontrer l'origine biblique, « mauvaise copie de l'Ancien Testament » - dit-elle -, dépourvue de toute valeur réelle, de toute originalité » ; c'est « le livre d'un Prophète qui a réussi, dans l'histoire, et qui n'est pas mort en martyr; il finit par faire mentir la maxime bien connue, car il devint Prophète en son pays. « Le plus ancien de ses conflits, en islam, - enchaîne-t-elle - fut celui qui opposa le Prophète Mahomet aux Juifs de Médine qui ne voulurent, jamais, retrouver le passé de leurs mythes, dans la version coranique des histoires de prophètes bibliques, celles de Moïse, Abraham, Noé. ».
« C'est - précise-t-elle - dans un rapport aux livres du judaïsme - canoniques ou non - que paraît s'être construit le « biblisme » du Coran. Notre célèbre judaïste qui s'ingénie à tout « bibler », en vint ainsi, à taxer quelques versets coraniques d'être interpolés, c'est à dire insérés par fraude et à interpréter, entre autres, le mot « Monafiq », dont le vrai sens est hypocrite, par « poltron », mettant, ainsi, en exergue les faussetés des linguistes et exégètes, tant Arabes qu'étrangers. Cette excentricité, parmi tant d'autres, lui vaut, au sens de la préface élaborée par son collègue de l'institut, Monsieur André Caguot, le titre de pionnier, dans cette démarche si originale, qui se veut anthropologique et historique. C'est, là, une méconnaissance inouïe de l'histoire biblique de Moïse et des Prophètes d'Israël, dans leur parenté tribale.
Notre auteur aurait dû s'attacher, avec un peu plus d'objectivité à en analyser le processus chronologique, au sein duquel, l'islam Omeyyade, déjà universel, au premier siècle de l'hégire, a devancé de deux siècles, celui des Abbassides; cette historicité « chabbienne » se démarque par son anachronisme verbeux.
L'épilogue de notre célèbre ouvrage est, donc, la contestation de

l'universalisme d'un islam circonscrit, dans un espace arabique restreint. Madame CHABBI n'a rien ménagé, pour mettre en doute, l'effet sans pair de l'expansion de l'islam, à l'échelle mondiale. L'esquisse charnière de ses propos, est une fresque incohérente, parsemée, tout le long de sept cent pages, d'un réseau de trames excentriques qui structurent, subjectivement, une étude dont la scientificité y est fort douteuse. Elle a, certes, choisi « la formule arabe de « Rabb el Alamine », comme titre général à ses travaux sur le Coran. Elle ne peut que convenir que la traduction habituelle de cette formule est celle de « Seigneur des Mondes » ; mais, il ne s'agit, là, à son avis si autorisé, que d'une « traduction qui procède par transfert de texte ». « Une telle traduction - souligne-t-elle encore - peut, à la rigueur, se concevoir, dans les sociétés musulmanes, d'après les grandes conquêtes et la sortie d'Arabie » ; elle a pris - ajoute-t-elle - un sens plein aujourd'hui, dans un islam contemporain, qui s'est donné une vocation universelle, mais qui ne signifiait rien dans cette société de tribus, qui n'avait aucun moyen de se représenter dans des « Mondes », différents du sien. « Ce terme apparaîtrait sans ambiguïté - selon cette optique étrange - comme un des désignatifs des groupes sociaux ». Madame CHABBI, tente, à pure perte de temps, de foncer une porte ouverte, car nous aussi, nous ne concevons guère, une quelconque universalité, dés le début de l'islam, circonscrit alors, dans les deux Cités Saintes. Elle semble oublier aussi, qu'une telle thèse doit nécessairement s'appliquer à la tribalité initiale des Fils d'Israël. Etrange analyse anthropologique de la linguistique, dont l'historicité et la nature même devraient être recyclées. Aberrance flagrante que je n'ose guère essayer de réfuter, car ma dignité de chercheur, rationnellement intègre, en souffrirait.

Par son cynisme, systématiquement dénigrant, Madame CHABBI et ses acolytes, s'obstinent à cultiver l'absurde. Mes critiques, à l'encontre d'une soeur « croyante », adepte d'une religion vénérée, ulcèrent, dans mon tréfonds, le coeur d'un croyant, au dogme et au subconscient communs, avec celui d'un vrai fidèle du judaïsme mosaïque, le vrai. Madame CHABBI persiste, opiniâtrement, à décrier l'islam, par ses omissions tendancieuses et ses optiques nihilistes, qui lèsent plus d'un milliard de musulmans, dans la dignité de leur foi. Que cherche-t-elle par son travail obstiné? Déjà, de par son discours extravagant, elle a perdu toute estime, toute crédibilité, même parmi ses coreligionnaires. L'islam a donné le bon exemple, dès le II ème siècle de l'hégire où Jacob, le Juif, fut le maître du traditionnaire Mohammed Ibn Isaac, qui le considérait, comme cheikh éminemment crédible et digne de confiance. L'intelligentsia mohammadienne, quoique tolérante, ne saurait souffrir une telle arrogance. Sa réaction serait, sans nul doute, plus véhémente. Mais, nous nous ingénions, dès maintenant, à dire à madame CHABBI, qu'en dépit de cet « acolisme », contre l'islam, son sursaut, de par le Monde, atteindra, bientôt, la moitié du Globe. Néanmoins, ce que nous regrettons amèrement, ce sont les conséquences d'une certaine impertinence irrespectueuse, qui risque de provoquer irrémédiablement la rupture d'une union sacrée, déjà chancelante, des religions révélées. Madame CHABBI, même vis-à-vis du Christianisme, n'a pas failli à sa manie, en critiquant indirectement le Nouveau Testament. « Aucun mot des Evangiles - dit-elle - n'est intelligible, si l'on veut se couper

de ce passé et se priver de la connaissance d'un milieu spirituel restreint, mais agité , entrevu grâce à quelques écrits moins connus ».
Nous avons tracé, jusqu'ici, une fresque sur la trame structurée de la thèse de madame CHABBI, empreinte, comme nous l'avons vu, d'une polémique creuse. Nous allons, maintenant en analyser la chaîne, mettant en exergue son fonds concret, parsemé de contradictions. Nous sommes en droit de nous demander, dans notre analyse critique, quelle est cette Bible dont parle notre auteur, dans sa comparaison avec le Coran ? S'agit-il du texte initial véridique de l'Ancien Testament ou d'un Ecrit travesti, par des amplifications exégétiques ? En supposant sa véracité, quelles en seraient les véritables dimensions et la portée universelle sur le plan historico- scientifique et culturo-social ? L'hébreu que madame CHABBI avance comme source initiale, n'est-il pas au fond une source secondaire, parmi les langues sémitiques où la langue arabe figure au premier plan ? Pourquoi donc la thèse chabbienne s'ingénie, d'autre part, à évoluer dans l'abstrait linguistique et morphologique, délaissant les véritables assises, pour tester la véracité et la crédibilité du texte révélé?. Autant de questions que nous nous sommes posées, en lisant l'ouvrage sur « le Seigneur des Tribus »! Pour quelle raison, le fond culturo- scientifique et sociotechnique a été omis, dans l'exposé Chabbien si substantiel ? Le tissu coranique comporte pourtant, un processus intellectuel et civilisationnel qui en fait un codex sacré, syncrétisant et équilibrant, dans une équation harmonieuse, « l'ensemble des phénomènes sociaux, religieux, intellectuels, artistiques, scientifiques et techniques, propres à un peuple et transmis par l'éducation », j'entends l'éducation coranique dont l'historicité et la scientificité sont mises en doute par madame CHABBI et ses acolytes? Pêchent-ils par manque de documentation ? Je n'ose croire à un tissage tendancieux.
Les Juifs étaient divisés, au début, quant au texte authentique de la Torah, contenu (d'après le Coran, Sourate II, verset 248), dans un coffret désigné « Arche d'Alliance » par la Bible : caisse en bois précieux serti d'or; « ces reliques laissées par la famille de Moïse et d'Aaron apportaient la paix, mettant fin aux discussions meurtrières entre Juifs ». C'est à cette copie que le Coran fait allusion, quand il exige des Israélites d'apporter leur Livre, pour tester l'accord effectif avec ce que Mohammed (psl) leur racontait et son identité même en tant que Prophète arabe, cité expressément dans la Bible. Mais, les Philistins l'avaient déjà enlevé, à la suite d'une guerre où les Juifs subirent un dur échec, au XIIème siècle avant Jésus Christ, dans la région côtière de Gaza.
Le peuple arabe était qualifié d'illettré. Ce serait la Bible qui l'aurait, ainsi, qualifié, soit à cause de son analphabétisme, en tant que peuplade primitive et farouche, soit par manque d'Ecriture révélée, comme chez les détenteurs des écritures, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau Testament.
Le Coran répète cette appellation, en citant les propos des hommes de la Bible : « Il n'y a aucune procédure contre nous, en faveur des Illettrés » (Sourate 3, verset 75). Les Arabes Illettrés, convertis à l'islam, respectaient les Juifs de Médine, en tant que « Gens du Livre »; mais le chauvinisme de certains d'entre eux, leur fit perdre cette dignité, car ils commencèrent à renier le Coran qui confirme, pourtant, la Torah, préférant les athées et les païens aux croyants arabes. De là vient cette malédiction proclamée par le Coran: « Ne vois-tu pas ceux qui ont reçu

une partie du Livre, comment ils croient aux choses diaboliques et aux fausses divinités et disent au sujet de ceux qui ont nié : « ceux-là sont sur une voie meilleure que ceux qui ont cru. Ce sont ceux-là que Dieu a maudits » (Sourate 4, verset 51). Mais, « parmi le peuple de Moïse, il est une communauté - précise le Coran - qui se guide, selon la vérité et le bon droit, et qui juge sur leur base» (Sourate 7, verset 160).
La « Charte de Médine » fut, alors, instituée comme première constitution, dans l'histoire arabe. Cette charte, est élaborée, par un « Chef d'Etat », le Prophète Mohammed (psl), après une longue consultation, entre les habitants d'une même agglomération (musulmans et juifs). Cette agglomération est la cité de Médine où cette loi organique proclama, pour la première fois dans l'histoire, la liberté confessionnelle, le respect des diverses religions, cohabitant dans la Cité, la mise en évidence du concept politique de la nation, fixation des frontières, détermination de la responsabilité sécuritaire commune et de la solidarité sociale, répartition des charges budgétaires, institution, enfin, d'un régime législatif prohibitif, restrictif et permissif, reconnu de tous.
La première constitution moderne, instituée en tant qu'ensemble de lois fondamentales, déterminant la nature, la forme et toute la structuration de l'Etat, est la Constitution française de l'an 1789 après J.C.
Un éminent écrivain anglais, Robert BRIFFAULT, rendant un vibrant hommage aux enseignements du Prophète Mohammed dit : « L'idée de liberté pour tous les êtres humains, de la fraternité humaine, de l'égalité de tous les hommes devant la loi du gouvernement démocratique, par le truchement de la consultation et du suffrage universel, les idées qui inspirèrent la Révolution française et la Déclaration des Droits de l'homme, qui avaient structuré la Constitution Américaine et enflammé la lutte pour l'indépendance, dans les pays de l'Amérique latine; Tous ces concepts - affirme t-il - ne furent pas les inventions de l'Occident; ils trouvèrent leur inspiration et leur source ultime dans le Coran Sacré. C'est la quintessence - ajoute-t-il - de ce que l'intelligentsia de l'Europe médiévale avait appris de l'islam, pendant des siècles, au sein des sociétés diverses qui s'étaient développées en Europe, dans le sillage des croisades, et, en imitation des associations de la grande famille de l'islam. Il était hautement probable que, sans les Arabes, la civilisation européenne moderne, n'aurait jamais vu le jour; et il est absolument certain que, sans eux, la civilisation occidentale n'aurait, guère, emprunté ce cachet, qui lui a insufflé le pouvoir et la faculté de transcender toutes les phases de l'évolution (texte traduit de l'ouvrage: Hundred Great Muslim).
Le colloque tenu, en 1972, à Riad, avec la participation d'éminents jurisconsultes du Monde entier, a exprimé, unanimement, toute son admiration pour le Droit Musulman (la Charia) et les principes islamiques sur les Droits de l'homme. Son président Mac Bread, professeur à l'Université de Dublin, ex-ministre des Affaires étrangères d'Irlande, a tenu à souligner « la prééminence des Principes coraniques sur la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme ».
Si l'on essaie de sonder la nature intrinsèque de l'Islam, du Judaïsme et du Christianisme bien entendus, on se rend compte d'une homogénéité foncière, faussée par un imaginatif agressif et égoïste. Qu'est-ce que l'islam ? demande Amr Ibn Absa au Messager d'Allah (psl) : « c'est -

affirme le Prophète (psl) - la parole douce et la générosité. » Quel est l'islam, le meilleur ? Le Prophète (psl) répond: « c'est la religion d'un homme qui ne nuit à aucun par ses propos ou ses actes. Et la foi la meilleure ? C'est - souligne-t-il - une bonne morale ».

Les religions révélées prônent les mêmes concepts. La réalité est une, dans ce trio révélé, quelles que soient ses perspectives, dont le fond est humainement sublime, dans ses optiques et options. L'éthique universelle a des composantes dont les valeurs n'ont pas de frontières, malgré les nuances des étiquettes d'un certain ordre facticement restrictif, susceptible d'en réduire la portée éminemment idéale.

C'est pourquoi l'islam se considère comme solidaire avec les religions révélées. Aucune espèce de civilisation ne doit être considérée, à priori, comme viciée; certains courants peuvent se contrecarrer dans les détails, mais avoir un aboutissement unique; certaines manifestations de la pensée peuvent varier d'un continent à un autre ou d'une religion à une autre, mais le fond de cette pensée reste le même : parce qu'il est la résultante de cette communion humaine que l'islam cherche, sinon à édifier, du moins à consolider. Bergson, un des amis du grand savant pakistanais IQBAL, disait que « l'Occident aura besoin d'un supplément d'âme, pour étayer sa culture ».

Pour EVA, « l'islam est un peu comme le dénominateur commun des grandes religions ». (Islam, p. 151).

Les Trois Religions révélées, basées chacune sur un Livre d'Ecritures Sacré, constituent un compendium de la foi, pour les juifs, les chrétiens et les musulmans. Ces Trois Recueils sont l'Ancien Testament, les Evangiles et le Coran. La Bible hébraïque est le Livre du Judaïsme, révélé à Moïse; quelques livres y ont été surajoutés, pour constituer l'Ancien Testament, découpé lui-même par l'Eglise catholique, pour élaborer le Nouveau Testament, comportant quelques écrits dont les quatre Evangiles, affairant à la vie de Jésus. Le Coran, renié par le Christianisme, prescrit, pourtant aux musulmans de croire à la Torah et à l'Evangile (Sourate 4, verset 136). L'église n'admet aucune révélation postérieure à Jésus, notamment l'Islam. Le Judaïsme rejette, à la fois, le Coran et l'Evangile, considérant la Bible, comme le Sceau exclusif de la Révélation, éliminant toute Ecriture postérieure à la sienne. Nous avons la conviction que les Livres sacrés ne sauraient se contredire, ni entre eux, ni avec le fond immuable de la sagesse humaine. Mais, des éléments nouveaux, intégrés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, en font une « pluralité de textes et non un texte unique ». Plusieurs versions furent élaborées, différentes les unes des autres; certains textes dits « moyens » ont été confectionnés, à titre de compromis entre les diverses versions hébraïque, grecque, latine, syriaque, araméenne.

« Ainsi, apparaît considérable la part humaine dans le texte de l'Ancien Testament. On réalise, sans peine, comment, de version en version, de traduction en traduction, avec toutes les corrections qui en résultent fatalement, le texte original a pu être transformé en plus de deux millénaires. » (1)

Certes, la Bible elle-même, pourtant révélée et digne de toute confiance, n'est plus « un recueil de Livres », mais « une tradition populaire ». Il est vrai qu'à la fin du XIII ème siècle avant J.C., « l'écriture a été employée, pour transmettre et conserver la tradition, mais sans une entière rigueur,

même quand il s'agissait des lois »; les genres littéraires sont amalgamés, dans chaque livre, parmi les cinq premiers qui forment la Torah ou la Bible. L'ANCIEN Testament en est devenu « un ensemble disparate » (2). Mais, malgré ce parallélisme, marqué de discordance, entre la Bible et la littérature profane des chansons de geste « où le réel se mêle à la légende », nous continuons, nous Musulmans, à croire à la véracité des Commandements de Moïse, qu'une synthèse rigoureuse pourrait réintégrer dans leur contexte original sacré.
L'Evangile, comportant selon l'islam, des éléments authentiques, a été admis en bloc par le Coran, qui s'ingénie à esquisser une fresque sacrée, sur l'unicité du dogme et du credo, dans les trois religions. Pourtant, ces négations de l'Eglise constituent une amorce de critique indirecte, jalonnée de quelques faits et anecdotes de transgression à la foi abrahamique commune. L'essentiel pour l'Islam est l'unicité de croyance en Dieu, sur lequel le Vatican lui-même a mis l'accent, dans un document intitulé «Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans », publié en 1970. Le Concile de Vatican II, autour de cet écrit, « reconnaît les injustices du passé dont l'Occident d'éducation chrétienne s'est rendu coupable à l'égard des Musulmans ».
Cette attitude d'objectivité bienveillante s'inscrit à l'actif du pape Paul VI « animé, comme il le reconnaît lui-même, d'une foi profonde dans l'unification des mondes islamique et chrétien, qui adorent un seul Dieu. » Il faut, à notre sens, aller plus loin, en analysant le fond originel de cette unicité, en dressant un parallélisme critique adéquat. « Il apparaît, en effet, tout à fait légitime, lorsqu'on étudie tout aspect révélé d'une religion monothéiste, de l'aborder par comparaison avec ce que les deux autres offrent de ce même point de vue. Notre collègue et ami, Maurice BUCAILLE, qui émet ce voeu, se pose « une question préalable fondamentale, à savoir, quelle est l'authenticité des textes que nous possédons de nos jours? ...; cette question implique - fait-t-il remarquer - un examen de circonstances qui ont présidé à la rédaction des textes et de leur transmission jusqu'à nous » (3). Or, A.H. SILVER, fait remarquer dans son ouvrage « Moises and the original Torah », nouvelle édition (1961),que ce livre sacré, qui est , aujourd'hui, entre nos mains,ne représente guère la Torah de Moïse et même les « Dix Commandements », travestis partiellement.
L'écrivain français J.L. BERNARD souligne que les Rabbins avaient tout hébranisé, entre autres, Salomon qui n'est pas Juif, mais assyrien et dont la langue est cananéenne. BROCKELMANN signale bien que les Hébreux avaient tenté d'exclure les Cananéens du Groupe sémitique. Le mot "Ibri" (Hébreu) désignait les vieilles tribus rustiques arabes, comme l'atteste l'Encyclopédie britannique (éd. 1965, T.11, p.279). Le mot « Moïse » lui-même est un terme égyptien qui n'a rien à voir avec la terminologie hébraïque. « Ah. Moussa » est le fondateur de la Douzième Dynastie (1580-1546 avant J.C.). «Taj Moussa » est le grand Kahen de Memphis, du temps de Thoutmosis III (1447-1479 avant J.C.)

Voulant éviter l'alourdissement du texte de mon exposé analytique et de ne pas abuser de votre temps, j'ai essayé de me contenter de quelques séquences évocatrices, pour répondre aux sept cent pages de l'ouvrage substantiel de Madame CHABBI.

(1): Edmond JACOB, l'Ancien Testament, Presses universitaires de France.
(2):Maurice BUCAILLE « La Bible, le Coran et la science » ed.,Tripoli etParis, 1976 , p. 17-18
(3) : Idem, p.8

II-LA LANGUE ARABE

La langue du Coran n'est - comme s'évertue Madame CHABBI à le répéter - ni exclusivement celle de la Mecque et de Médine, ni le véhicule péninsulaire d'Arabie, mais bien étymologiquement et originellement, celle d'un ensemble de peuples du Proche et Moyen-Orient, dont les Akkadiens (Assyro Babyloniens), les Amorites (de Syrie et de Mésopotamie), les Araméens, les Phéniciens Cananéens, les Ethiopiens et les Hébreux. Essayons donc de dresser un parallélisme adéquat, à partir d'une historicité scientifique, largement admise dans les forums intellectuels, entre l'arabe et l'hébreu, que Madame CHABBI tient à considérer comme référence - elle, l'étymologiste bien autorisée - pour infirmer ou confirmer l'arabité foncière et l'évolution étymologique de la langue du Coran. Y'aurait -il besoin de rappeler à Madame CHABBI, à partir même de sources hébraïques et parfois anglaises, que les Araméens et les Arabes sont de même ethnie et leurs langues sont germaines, comme le souligne F. HOMMEL, dans son ouvrage: « The Ancient Hebrew » (p.202). Or, l'Araméen qui demeura langue officielle en Mésopotamie, Babylone, Assyrie, Chaldée, Perse, Egypte et Syrie, est la langue de l'Evangile. Cette thèse d'Hommel a été corroborée par les études de D. DIRINGER dans « The Alphabet » (éd.1943, p.253) et GROHMANN dans « The Arabs » (in Encyclopédia of Islam, Nouvelle édition p.525). Le docteur Soussa, professeur dans maintes Universités américaines, a souligné, dans son ouvrage, « les Arabes et les Juifs dans l'histoire » (éd.1972) que cet arabe ancien, parlé jadis dans la presqu'île Arabique, fut l'origine de langages divers, qualifiés de sémitiques, et dont le groupe comporte le sémitique oriental (akkadien), occidental du Nord (araméen, cananéen, phénicien, hébreu), occidental du Sud (arabe, amharique). NABUCHODONOSOR fonda l'Empire néo-babylonien, en l'an 625 av. J.C. et éloigna de Palestine les Hébreux, déjà installés en terre de Canaan (Palestine), au XVII éme ou XVI ème siècle avant l'ère chrétienne. Or, les Hébreux - comme l'attestent les spécialistes de Hachette - font partie des tribus araméennes sédentarisées en Syrie, depuis le XIX ème siècle av. J.C. D'ailleurs, cet épisode fait l'objet du chapitre XII de la Genèse, dans lequel apparaît, à la tête de ce mouvement, le patriarche Abraham. RAWBINSON a confirmé cette thèse dans son ouvrage « Phoenicia: pp 404 et 548 ». Les Nabatéens, ancien peuple de l'Arabie du Nord-ouest, au Vème siècle av.J.C. avaient conforté leur langage sémitique, par une étroite corrélation avec l'araméen dont se développa la langue du Coran. Il s'avère donc, dans cette lignée éthno-linguistique que la langue arabe est la langue mère.
Il semble, d'autre part, que la tradition populaire, à réminiscence

humaine, était le moyen exclusif de transmission de la pensée; l'alphabet n'était pas encore née. Ce furent les Phéniciens qui, à partir du II ème millénaire jusqu'à 1200 av. J.C., introduisirent l'usage d'un alphabet permettant une écriture simplifiée. L'Egypte avait connu son hiéroglyphe (simples signes), dès l'an 3000 av. J.C. Le Cunéiforme, fut certes l'écriture des Perses, des Mèdes et des Assyriens, mais fut aussi de simples signes combinés en « forme de coin et de fer de lance ». L'alphabet phénicien est le résultat d'un amalgame des deux, suivi au XIII ème siècle, avant l'ère chrétienne, date de l'avènement de Moïse, par le Grec qui employa la même nomenclature: alpha, bêta et écrivait de droite à gauche. Ce furent les deux tribus (Achéens et Doriens), de l'Asie mineure, qui émigrèrent, alors, à la mer Egée. La tradition était ainsi orale et chantée. E. JACOB cite des chants de l'Ancien Testament (Nombres 21,17), ceux du Cantique et de la Bible dont le Cantique de Déborah (Juges, 5, 1-32), les Maximes et les Proverbes. C'était le début de toute narration de l'histoire du Peuple élu de Dieu « qui devint vite fable comme l'Apologue de JOTHAM (Juges, 9,7-21).

Le peuple de Moïse, dont est issu le peuple de Jésus, n'a pu faire usage de l'écriture, qu'après sa fixation en Canaan, terre phénicienne, à la fin du XIII ème siècle av. J.C..

Le Coran a été, certes, révélé en langue arabe, véhicule dialectal spécifiquement Quraychite. La grande fédération de Qoraïch habitait la Mecque et ses environs, où la Kaaba était, avant l'Islam, le centre d'attraction de toute l'Arabie. Le Coran, réfutant une certaine prétention, émanant de Qoraïch même, accusant le Prophète d'avoir reçu d'un jeune armurier gréco-romain l'enseignement de la Bible, dit: « Nous savons parfaitement bien qu'ils disent : « c'est un être humain et rien d'autre qui l'instruit. La langue de celui auquel ils font allusion est étrangère et celle-ci est une langue arabe bien claire. ». (Sourate des Abeilles, verset 03). Le Livre Sacré spécifie, dans une autre sourate (Sourate Abraham, Verset 4): « Nous n'avons envoyé de Messager que dans la langue de son peuple, afin qu'il leur expose clairement les choses ». La Bible, Ancien Testament, inspirée par Dieu au Peuple Juif, est écrite en hébreu, nom donné par la Bible aux Araméens de Harran, qui traversèrent l'Euphrate et s'installèrent en Canaan. Certains prétendent que le véhicule de révélation mosaïque était le hiéroglyphe, signe scriptural de l'Ancienne Egypte où vivait le Peuple d'Israël, au temps de Moïse. Quant aux Evangiles, Livres de Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc et Saint Jean , qui racontaient la vie de Jésus - fils - de Marie et exposaient sa doctrine, ils sont tous - dit-on - écrits en grec; mais la version primitive de l'Evangile de Saint Mathieu fut écrite en araméen (4).

Ainsi, donc, la langue arabe n'est guère celle des seuls Quraychites de la Mecque, comme le prétend Madame CHABBI qui essaie, pire encore, d'en interpréter elle-même philosophiquement, le sens. Or, Averroès, dans son Discours Décisif (Façl el Maqâl) prouve que l'interprétation philosophique du Coran n'est légalement obligatoire que, pour ceux qui sont aptes à s'y adonner. Le verset 7 de la sourate III nous éclaire sur ce point. « C'est lui - dit le Coran - qui fit descendre sur toi le Livre dont certains versets sont bien explicités, ce sont l'Ecriture - mère, et d'autres prêtent à confusion...; or, ne sait son interprétation que Dieu et les gens bien enracinés dans la science disent: Nous y avons cru; tout vient de notre Seigneur. »

Toute interprétation donc du Coran, qu'elle soit d'ordre philosophique, poétique ou mystique , ne saurait être admise , si elle va à l'encontre du sens explicite d'autres versets; car - dit un hadith - « le Coran comporte sa propre exégèse » ; les divers versets s'expliquent les uns les autres , même s'ils sont apparemment équivoques.
Mais, il faut que l'exégète soit bien à la hauteur, connaissant tous les atouts « islamiquement » scientifiques, qui doivent se corroborer. Cela est aussi vrai pour les hadiths, dont certains termes confus ou ambigus sont énoncés formellement dans d'autres; les traditionnaires citent le cas du mot « doukh » interprété, dans d'autres traditions , par « doukhkhan » (fumée). La condition, sine qua non, d'une interprétation légitime, est, donc, celle qui ne transgresse, en rien, les normes essentielles du credo de l'Islam. Ibn Roshd, fqih chevronné et, en même temps, philosophe autorisé, étant le premier commentateur d'Aristote, fut infiniment apte à saisir cette connexion nécessaire et indispensable entre la pensée discursive et celle du Coran. Cela est d'autant plus vrai que le secret des religions révélées réside dans la culture des sciences, considérées bien comme telles, la préférence donnée aux options humaines, la prise en considération du prolongement de l'homme dans sa destinée transcendante et l'équilibre, sciemment maintenu, dans le Cosmos entre l'Esprit et la Matière.
Ainsi, une même réalité peut comporter deux éléments qui semblent contradictoires, tels, en science, « la propagation d'une onde et le déplacement d'une particule qui ne sont que deux aspects complémentaires ». On peut aller, plus loin, en nous référant aux contrastes étymologiques dans diverses langues.
Par euphémisme, on appelle, en arabe le goudron (noir) (le blanc: el biad) et le feu (nâr), el Afia (bonne santé); en français, on atténue la brutalité du terme « mourir », par l'expression « s'en aller ». Les exemples abondent.
Il est curieux de constater, quant à la corrélation entre l'arabe et l'hébreu qu'Isaac el Cohen dit El Fassi , né à Qal'at Ibn Ahmed, près de Fès (en l'an 1013 aprés J.C./ 404 h), décédé à Lucena (en Andalousie) (en 1103 ap. J.C./ 497h), élabora un commentaire du Talmud, en vingt (20) volumes, en langue arabe, en y intégrant Trois cent vingt (320) consultations (Fatwa), pour expliciter la législation talmudique. Près de deux cents termes et expressions arabes étaient pris comme références, pour comprendre le sens réel de certains éléments de la Torah, dans l'oeuvre (Mahbert) de Monahim Ben Sarouq et l'ouvrage de Donach Ben Labrât, grâce auxquels, les rédacteurs du Talmud n'ont pu comprendre l'Ancien Testament, qu'en se référant à la langue arabe.

(4) : M. BUCAILLE, « La Bible, le Coran et la science », p.18

III-HISTORICITE DU SACRE

«La religion du Livre par excellence, dit Eva (5) (l'Islam p. 47), c'est l'Islam, puisqu'il est basé tout entier sur un livre. La tradition n'y tient que peu de place; et puisqu'il n'y a pas d'Eglise dans l'Islam, pas de clergé, pas d'autorité chargée de dire la vérité, tout se réfère au Livre. La

tradition tient déjà plus de place dans le Judaïsme, tandis que le Christianisme est basé sur le message de l'Evangile, sur les témoignages des premières communautés et, par la suite, sur les enseignements de l'Eglise ». Là, le Nouveau Testament n'est que le prolongement de l'Ancien ; ils ont été, tous deux, travestis.
Le Cardinal allemand de Cues lisait le Coran en arabe et soulignait, dès 1437ap. J.C.: « Quand vous parlez de Dieu, ne parlez pas de Trinité, il a bien raison, parce que les gens croient que c'est trois Dieux ».
Il y avait aussi Marsile FICIN, Arnaud de Villeneuve, très proche de l'islam. Tout ce mouvement a été complètement étouffé au XV ème siècle par l'horrible pape Borgia.
Deux différences essentielles marquent l'Islam et le Christianisme ainsi que le Judaïsme : d'une part, « l'absence pour le Christianisme d'un texte révélé fixe et stable, alors que le « Coran répond à cette définition » ; d'autre part « l'Islam, lui, possède - pense M. Bucaille - dans les hadiths l'équivalent des Evangiles: les Hadiths sont des recueils de propos et des narrations des actes de Mohammed », Messager de l'Islam, et « les Evangiles » qui ne sont rien d'autre que cela, pour ce qui concerne Jésus ». Certes, les hadiths et les Evangiles ont été écrits, tous deux, des décennies après Mohammed et Jésus. Mais, d'un million de hadiths, recensé par l'Imam Ahmed Ibn Hanbal, chef du Rite qui porte son nom, il n'a pu retenir qu'une partie relativement minime, qu'il intégra, dans son « Musnad », soit vingt quatre mille, alors que les deux célèbres traditionnistes, Boukhari et Mouslim, n'avaient retenu, des trois cent mille, qu'ils avaient réunis, que quelques milliers, se prévalant d'une méthodologie objective rigoureuse, appelée « sanad » (chaîne de transmission). Le reste des hadiths, massivement israélisé, a été rejeté, comme apocryphes. Cette procédure d'authentification a duré des siècles , alors que l'Eglise a « tranché », dès le début , « d'une façon définitive, entre les multiples Evangiles, proclamant comme officiels ou canoniques quatre seulement de ceux-ci, malgré les nombreuses contradictions entre eux sur bien des points et ordonnant que tous les autres soient cachés, d'où le nom qui leur a été donné d'apocryphes ».(6) Pour marquer l'historicité effective de certaines anecdotes ou faits historiques, le Hadith authentique du Prophète a joué un rôle rectificateur.
Selon les deux Recueils de hadiths authentiques, Boukhari et Mouslim, la Mosquée El Aqça a été édifiée, quarante ans après celle de la Kaaba, à la Mecque. Celle-ci fut l'oeuvre du Grand Messager d'Allah, Abraham, aidé par son fils, alors unique, Ismaïl. Or, ce serait l'Apôtre vénéré Salomon, fils de David (931 av. J.C.), fortifiant le Royaume de son père, qui aurait érigé, en grand bâtisseur, le « Temple de Jérusalem ». On peut se demander de quel temple s'agit-il ? Car ce fut le sublime Apôtre Jacob, fils d'Isaac, dit Israël qui l'avait édifié, d'après les traditions authentifiées islamiques. Pour Salomon, il ne s'agit que d'une reconstruction de la Maison d'Allah, en la rétablissant dans sa forme primitive. C'était, notamment, à la fin de la vie de Salomon où la destruction du temple fut l'aboutissement du réveil de l'antagonisme entre les tribus israélites du Nord et celles du Sud; et qui provoqua la scission du royaume de David et la formation de deux états: le royaume de Juda, et le royaume d'Israël.
Pour ce qui est du Judaïsme, le Talmud est une compilation de commentaires sur la loi mosaïque, constituée, notamment, par le Mishna,

codification de la loi orale; il est curieux de constater que la Gemara, commentaire de la Mishna, a vu le jour au temps de Mohammed (psl). Est - ce une simple coïncidence ?
Selon la Traduction oecuménique de la Bible, la généalogie établie par Mathieu pour Jésus, à partir d'Abraham comporte quarante deux générations, alors qu'elle se monte à soixante dix-sept, dans l'Evangile de Luc. L'un et l'autre prêchent, à la base, en préconisant une généalogie masculine pour le Christ, fils exclusif de Marie, sans père biologique. Dans les Evangiles de l'Enfance (7), il ne s'agit, là, que d'une enquête historique, où la généalogie de Jésus est empruntée aux archives de la famille de Jésus.
DANIELOU dénigre, pour défendre ces excentricités, la mentalité occidentale, l'ignorance du Judéo-christianisme, qui ont égaré tant d'exégètes, dans l'interprétation des Evangiles qui seraient, selon eux, influencés par les idéologies platoniciennes, cartésiennes, hégéliennes et heideggériennes. « Il est bien évident - fait remarquer M. BUCAILLE (« la Bible,le Coran et la science », p. 98) - que ni Platon, ni Descartes, ni Hegel, ni Heidegger ne sont pour rien dans l'attitude critique que l'on peut avoir, vis à vis de ces généalogies fantaisistes. »
« Les écrivains bibliques - note M. BUCAILLE - et parmi ceux-ci des évangilistes, en particulier Luc à propos des Généalogies de Jésus, ont exprimé des idées de leur temps incompatibles avec les connaissances modernes ».
Si on se réfère à la datation préconisée « scientifiquement », pour le type humain préhistorique, il y aura un hiatus de quelques millions d'années, au cas où les crânes fossilisés découverts seraient réellement ceux des hommes adamiques. Le livre de DARWIN « De l'origine des espèces » (1859) déclencha un très vif débat entre les hommes de science.
La Bible (chap.4, 5, 11, 21 et 25 de la Genèse) situe la naissance d'Adam Trente huit siècles avant Jésus, celle d'Abraham près de 20 siècles après Adam. Cette période séparant les deux naissances (Adam, Abraham) est la base de la tradition juive dans l'établissement de son calendrier qui place la création du monde, en l'an 5757, si l'on part de l'année chrétienne 1996.
Parlant de l'Evangile de Luc, M. BUCAILLE (p. 89) refuse d'accepter un texte « déclaré authentique et inspiré par Dieu », (chap.3, versets 23-28), préconisant bien que « vingt générations seulement ont existé entre le premier homme et Abraham. » Ce n'est là, au fond, que « le produit de l'imagination humaine ». Dans un même ordre d'idées, le Prophète Mohammed, ne daigna guère admettre sa propre généalogie, au dessus - précise-t-il - de l'ancêtre « Adnân ». Dans un tel domaine objectif, une Révélation effective est la seule attestation digne de confiance. Le Prophète Mohammed (psl) n'osa donc point proclamer, ce qui ne lui a été guère révélé, quoique lui tenant bien à coeur. C'est l'inspiration imaginative qui incita Luc à placer 42 noms, dans la généalogie de Jésus entre lui et le Prophète David, alors que Mathieu n'en mentionne que 27.
Ce qui frappe, d'autre part, dans l'Evangile de Jean, c'est l'absence du récit de l'institution de l'Eucharistie, pourtant capitale dans la conception catholique de la « consubstantialité », c'est à dire l'unité et l'identité entre les trois personnes de la Trinité. Néanmoins, l'Evangile de Jean est le seul à parler du Paraclet. Un tel testament spirituel de Jésus fait défaut chez

Mathieu, Marc et Luc.
La Traduction oecuménique de la Bible, Nouveau Testament, cite des passages sur Parakletos, dont fit état l'Ancien Testament. Les Juifs de Médine, en proclamaient l'avènement, s'attendant à un prophète israélite qui mettra fin au christianisme. « Il (le Père) vous donnera un autre Paraclet (chap.14, versets 15-16) », « le Paraclet, c'est l'Esprit Saint (8) que le père enverra en mon nom. » (Verset 26), « si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, si au contraire je pars, je vous l'enverrai. Et lui, par sa venue, il confondra le monde en matière de péché, de justice et de jugement... » (Chap. 16, versets 7-8). Pourtant, Barnabas, né à Chypre, de son vrai nom Joses Barnabas a révélé le nom de ce Paraclet qui s'identifie avec le Prophète Ahmed, expressément cité dans l'Evangile. « Et quand Jésus - fils - de Marie dit: O fils d'Israël! Je suis le Messager de Dieu à vous, venant ajouter foi à ce qui m'a devancé comme Torah (Pentateuque) et vous annoncer la bonne nouvelle de la venue d'un Messager qui viendra après moi, nommé Ahmed. » (Sourate 61, verset 6) Cette prédication a été mentionnée dans l'Evangile de Barnabé dont quelques exemplaires se trouvent encore dans les bibliothèques d'Angleterre, d'Autriche et d'Amérique ». On a taxé la Bible de Barnabé de faux. Dans maintes encyclopédies européennes, ce manuscrit serait un livre inventé, écrit par un italien converti à l'Islam au XV ème siècle. On ne dispose, guère, d'un argument péremptoire, quant au fait que la Bible de Barnabé fut parmi les Bibles brûlées, en l'an 325 de l'ère chrétienne, sur ordre du Concile Oecuménique de Nicée. Il a, en tout cas, disparu, quelques décennies plus tard, en l'an 383 ap. J.C. Le même manuscrit est retrouvé, par le Pape Damasus, dans la Bibliothèque du Vatican où il a été gardé jusqu'à l'an 1585 ap. J.C. A partir de cette date, les prétentions eurent libre cours : le Pape Sixte V (1520-1590) (promoteur de l'édition dite Sixtine de Valgate, version latine de la Bible, adoptée par le Concile de Trente, en 1546), était l'ami de l'italien FRA MARINA qu'il aida à mettre la main sur ce manuscrit et le traduire en italien, entre les années 1585-1590. Une suite de traductions voit, alors, le jour, notamment en anglais. Un récit romancé démarra, à partir de cette traduction qui demeura - semble- t il - la seule assise cataloguée au British Museum, à la Bibliothèque du Congrès Américain, et, peut-être à la Bibliothèque Royale à Vienne (Hofbibliothek), depuis 1738.

Or , la thèse avancée par Barnabé , était déjà en vigueur, au III siècle, dans les terres chrétiennes où plusieurs personnalités éminentes commençaient à décrier la Trinité, n'admettant guère que Jésus- fils- de - Marie fût le fils de Dieu. Parmi ces hautes dignités de l'Eglise figure Lucien , évêque d'Antioche ainsi que son disciple Arius (250-336 ap.J.C.), qui fonda la secte des Ariane , à laquelle adhéra la soeur de Constantin, Empereur de Byzance. Honorius, pape de 625 à 638 ap. J.C., donc du vivant du Prophète Mohammed, essaya de rapprocher des Catholiques, les Monothéistes d'Orient , en proclamant que Jésus est seulement un homme et qu'il n'est pas permis de croire à Trois Allah. Le Concile d'Istanbul l'a, alors, excommunié.

(5) :Eva de VITRAY- MEYEROVITCH, qui avait adopté l'Islam et qui a traduit le « Metnaoui » de Jalal ed-Dine ROUMI; elle est l'auteur de « l'Islam , l'autre visage ».
(6) : Maurice BUCAILLE
(7) : du Cardinal DANIELOU, Editions du Seuil, 1967
(8): D'après M. BUCAILLE (p. 109), le mot Esprit-Saint serait une addition ultérieure tout à fait volontaire , destinée à modifier le sens primitif d'un passage qui, en annonçant la venue d'un prophète après Jésus, était en contradiction avec l'enseignement des Eglises chrétiennes naissantes, voulant que Jésus fût le dernier des prophètes.

IV-SCIENTIFICITE DES ECRITURES

L'ordre divin, tel qu'il a été révélé ou inspiré à Moïse, Jésus et Mohammed, ne souffre guère d'infirmation, dans les relations de cause à effet, concept péremptoire dans les enchaînements rationnels de Notre Monde. Les perspectives d'ordre éthico-cultuel, pour être efficientes, doivent se rationaliser dans leur quintessence, se conceptualiser scientifiquement et se restructurer dans le contexte d'une optionalité sociale pertinente, pérenne, sereine et souveraine.
C'est l'importance de cette communion de pensée originelle, de ce fructueux échange entre civilisations diverses et religions différentes, qui inspira Mohammed IQBAL, le célèbre leader indien musulman, quand il affirme, dans ses Six Conférences, sur la restructuration de la pensée religieuse en Islam: « le phénomène - dit-il- le plus remarquable de l'histoire moderne, est la rapidité étonnante, avec laquelle le monde de l'islam se meut spirituellement vers l'Ouest. Il n'y a rien de vicieux, dans ce mouvement, car la culture européenne, dans son aspect intellectuel, n'est que le développement postérieur de quelques-unes des phases les plus importantes de la culture de l'Islam... Rien de surprenant, donc, que la jeune génération musulmane d'Asie et d'Afrique demande qu'on oriente de nouveau sa foi ». Quand certains philosophes et sociologues parlent de l'Islam, comme catalyseur d'un modernisme équilibré, option de demain, ils n'entendent par là, que le monothéisme abrahamique qui englobe les trois religions révélées. Les propos du grand penseur anglais Bernard SHAW doivent être conçus dans ce sens, quand il disait: « Le Centre universel d'orientation se déplacera dans les siècles futurs de l'Occident en Orient »; la Charia, Droit musulman, deviendra alors, le Code de la vie civilisationnelle, apte à remodeler et à régulariser la vie de l'homme sur terre.
La raison est apte à saisir certaines notions affairant à l'au-delà. L'entendement, comportant un élément subtil divin - comme l'atteste Ghazzali - est le catalyseur de la pensée dont la portée touche les sphères les plus sublimes.
« La science islamique est un héritage qui concerne toute l'humanité, son étude ne doit pas être coupée de l'histoire générale des sciences au moyen âge » (XVIème Congrès International d'Histoire des Sciences, Bucarest, 1981)
Saint Augustin (354-430 ap. J.C.), évêque africain, père de l'Eglise a bien

noté que : « la concordance entre Ecritures et science est un élément nécessaire de l'authenticité du texte sacré.»
La tradition musulmane considère le Christianisme et avant lui, le Judaïsme, comme les frères aînés de l'Islam: rien d'essentiel ne les sépare. Or, l'Islam « a libéré l'intelligence de toute croyance fondée sur l'autorité, et lui rendit - affirme le Cheikh Abdou dans son « TSraité de l'Unité » - sa complète souveraineté, dans laquelle il doit régner, par son jugement et sa sagesse ». « Rien dans l'enseignement du Prophète - dit l'auteur des « visages de l'Islam » - ne rebute l'entendement, rien ne heurte le bon sens commun ; l'idéalisme le plus élevé est allié au réalisme le plus positif ».
« La science et la technologie doivent être adaptées- souligne Islam et Occident (9)- à un environnement donné et non l'inverse. Elles doivent être mises au service de l'homme et non l'inverse. A cet égard, la société occidentale contemporaine a sans doute beaucoup à apprendre d'autres cultures. »
« La civilisation islamique présente, ici, - dit encore Islam et Occident - un intérêt particulier et jouit incontestablement d'une mission beaucoup plus importante que celle d'avoir seulement servi - ainsi que les intellectuels occidentaux se l'imaginent souvent - de relais pour les idées de l'Antiquité vers l'Europe médiévale. »
« La principale leçon de la science musulmane - précise Islam et Occident - est son insistance sur la notion d'un équilibre balancé, quant à l'usage de l'énergie mondiale qui ne détruirait pas l'équilibre écologique subtil de l'environnement, dont dépend finalement la survie collective. »
« La technologie musulmane est en symbiose avec l'homme ». Nous citons, ici, quelques spécimens, de la pensée scientifique du Coran, spécimens qui avaient devancé certaines données de la science moderne. Madame CHABBI est aimablement conviée à y méditer.
Pour ce qui est du Mouvement de la terre, maintes exégètes citent le verset: « Tu vois les montagnes, les croyant immobiles, alors qu'elles roulent comme le roulement des nuages ». En conséquence, Ibn Arabi (VII ème siècle de l'hégire), proclame dans ses « Foutouhât » (Imprimerie de Halab), que la Terre tourne (T.1, p.123; T.2,p 437 et T.2, p. 677) , ainsi que l'Africain Mokhtar El Kounti (de Tombouctou, XIIème) Adoud Eddine Elligy, mort en 756 h / 1355 ap.J.C), parle de la sphéricité de la terre qui tourne autour du soleil, dans le livre (Mawâqif), corroboré par son commentateur Charif El Jorjani (décédé en 819 h / 1416 ap.J.C).
Bien des versets coraniques retiennent l'attention, quant à l'annonce de la conquête de l'espace et à l'exploration des profondeurs terrestres: « Peuple des Esprits et des Etres humains, si vous pouvez vous engager dans les hauteurs des régions des cieux et les profondeurs de la terre, pénétrez-y. Mais, vous n'y pénétrez qu'avec un Pouvoir » (Sourate 55, verset 33).
« Le soleil court à un point de fixation à lui (assigné) » souligne le Coran (XXX, VI). On croyait que le soleil était le centre du système dit solaire où les planètes tournaient tout autour; l'astronomie moderne démontre, au contraire, que ce système évolue en spirale à travers notre galaxie. Ce point de vue coranique cadre avec les données scientifiques modernes et va à l'encontre des concepts astrologiques qui ont faussé les interprétations. Certains exégètes du Coran (et non des moindres) ont été

influencés par ces contrastes, à tel point qu'ils étaient contre toute hallucination humaine.
C'est ainsi que l'astrologie s'est dégradée au Moyen Age, pour devenir une sorte de science fictive imprégnée de magie.
Une des conséquences de cette confusion est celle qui identifie le Prophète Idriss (qui réside au quatrième ciel, d'après la tradition prophétique (hadith) sur l'Ascension Nocturne) avec Hermès, qualifié dans la mythologie aberrante de « dieu du soleil », car justement, selon les astrologues, le soleil aurait pour centre le quatrième ciel.
Cela aboutit, d'autre part, à une contradiction scientifique: c'est la confusion entre les données physiques et métaphysiques, d'autant plus que l'emprise des normes de la science ne dépasse guère ce que les astrologues appelaient jadis « monde sublunaire », c'est-à-dire notre monde au-dessous du premier ciel où se trouverait la lune.
C'est pour éviter cette ambiguïté que les savants modernes ont opté pour une gamme d'appellations qui définissent exactement la nature de notre monde physique appelé cosmos, monde visible ou monde sensible.
Le Coran dit : « Nous avons effectivement orné le ciel inférieur avec les lampes (étoiles) dont Nous avons fait des projectiles, pour frapper les démons. » (Sourate Al Moulk, verset 5)
Qatâdah, compagnon du Prophète, commente ce verset, en précisant « qu'Allah avait créé ces étoiles, pour trois raisons : comme ornement du ciel, projectile contre les démons et balise pour signaler l'orientation, dans une circulation aérienne » et, il termine, en affirmant « que celui qui imagine autre chose est dans l'erreur, se représentant une figuration qu'il ignore » (Boukhari, chap. des étoiles)
Selon le premier exégète du Coran, autre compagnon du Messager d'Allah, Abdallah Ibn Abbas, il s'agit, là, du « plafond » du monde astral où astres et planètes sont accrochés, à l'instar des lustres, au « celing » du Monde, qualifié, parfois de sublunaire: on peut établir un parallélisme entre cet ensemble astral qui évolue, dans l'espace cosmique, bien au-dessous des cieux, et, ce qu'on a appelé, le système solaire. Ce point de vue coranique cadre avec les données de la science astrologique qui ont faussé les interprétations, pour devenir une sorte de science fictive, imprégnée de magie.
Ces données coraniques et traditionnelles démontrent la scientificité du Sacré. « Il (Dieu) enveloppe la nuit de la sphère du jour et Il enveloppe le jour de la sphère de la nuit » (Sourate 39, verset 5) « Nous lâchâmes les vents comme facteurs de fécondation » (XV, 22) (les vents transportent le pollen jusqu'aux fleurs femelles pour les faire féconder)
Dans la Sourate 4 (verset 56) , la fonction sensorielle est liée à la peau du mécréant, grillée en Enfer et remplacée par une nouvelle peau, la science moderne n'a découvert que tard , la liaison entre les nerfs sensitifs et l'épiderme.
Les cieux et la terre étaient soudés et Nous les avons séparés et fait de l'eau toute chose vivante. » (XXI, 30) (aussi bien tout être vivant que la matière minérale qui ne réagit qu'en fonction de l'eau qui lui permet de s'ioniser).
En plein XIII ème siècle, il (Jalal Eddine Roumy) - un des grands soufis musulmans - enseignait que si l'on coupait un atome, on y trouverait un noyau avec des planètes tournant autour... Il a eu, d'ailleurs, la

prescience de l'énergie extraordinaire contenue dans ces atomes, annonçant qu'il fallait faire très attention de ne pas provoquer un choc qui pourrait réduire le monde en cendres » (Eva, « Islam , l'autre visage », 1972)
Cette révélation scientifique, s'inscrit dans le dogme inculqué par Sidna Ali, gendre et compagnon du Prophète, auquel le Soufisme Chiite se réfère. Le Messager d'Allah dit: « Je suis la cité de la science. Ali en est l'accès. ». Il était, donc, le porte-parole du Prophète, en l'occurrence. ROUMY n'a fait que nous transmettre cette donne. Certes, John ONNELL, rédacteur scientifique de (New York Herald Tribune) souligne, dans un ouvrage publié, en 1943, sur l'Atome AUX U.S.A, que ce fut Abou Al Hassan Ali, qui avait formulé, durant les trois premières décennies de l'avènement de l'islam, cette saisissante réalité cosmique, dont fit état «Nehj Al Balagha» (T.1, p. 185).
SPENCER (10) disait: « J'ai entendu un Anglais, converti à l'islam, dire ceci: « les philosophes du monde, réunis, peuvent-il déceler une seule erreur dans le Coran? Ils ne pourront rien y trouver de faux, même en se referant à toutes les découvertes scientifiques. Si l'on suppose qu'ils découvrent quelque chose qui soit en contradiction avec la science, l'erreur ne sera pas imputable au Coran, mais à la science même, parce que les sciences sont en perpétuel développement et leurs données subissent quotidiennement des modifications. Cependant, chaque nouvelle donnée de la science, recèle une confirmation manifeste de ce que le Coran a déjà avancé. Citons l'exemple des astronomes qui prétendaient, autrefois, que la terre était immobile et que c'était le soleil qui se déplaçait dans le ciel. Puis une autre théorie venait dire le contraire. Aujourd'hui, ils disent que tous les astres et planètes sont en mouvement et que le soleil à une orbite, tout en se déplaçant vers un point fixe. »
Et SPENCER d'ajouter: « au cours d'un voyage, j'ai rencontré le célèbre professeur français, le docteur Gréna à qui j'ai demandé les raisons de sa conversion, et qui me répondit : « J'ai lu attentivement les Versets du Coran qui mentionnent les sciences naturelles et l'hygiène, j'y ai trouvé les leçons que j'ai dû apprendre quand j'allais à l'école ».
« J'ai constaté que tous ces Versets sont conformes à nos connaissances actuelles. Je me suis, alors, converti à l'islam, parce que j'ai eu la certitude que le Prophète Mohammed (psl) a annoncé la vérité et que l'islam ne va pas à l'encontre des sciences. Je suis convaincu que si tous les savants faisaient une comparaison entre le Coran et les connaissances acquises dans leurs domaines, ils se convertiraient à l'Islam ». (Hâdi Al Madrassi, l'islam toujours).
Dans son ouvrage « la Bible, le Coran et la Science », notre ami Maurice BUCAILLE nous propose « d'aller aux sources, c'est-à-dire de prendre en considération ce que contiennent les Ecritures saintes, fondement de la foi, du point de vue des rapports entre cette dernière et la science. »
D'abord, des réflexions sur de nombreux phénomènes naturels évoquant l'Omnipotence divine, furent entendues comme des invitations à l'accroissement du savoir humain. En font foi trois paroles du Phrophète Mohammed (psl): « Recherche la science même en Chine », « Recherche la science du berceau à la tombe » et « l'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs » . De tels appels constituèrent le moteur de l'essor de la civilisation islamique qui influença tant le monde

pensant, particulièrement du VIII ème au XIV ème siècle, et hâte la Renaissance en Europe. C'était l'époque des Universités ouvertes aux compétences de toute provenance.
« Deuxième ordre d'énoncés coraniques à souligner: des réflexions sur de multiples objets allant des premiers âges du monde à la reproduction humaine, en passant par l'astronomie et les sciences naturelles en général. Ces réflexions sont en accord parfait avec les connaissances modernes, et, d'autre part, elles ne sont accompagnées d'aucune allusion à des idées de l'époque que l'on aurait, plus tard, reconnues inexactes. Je les ai étudiées dans mes livres « La Bible, le Coran et la Science » et « l'Homme, d'où vient-il? », en soulignant qu'elles font défi à l'explication humaine, compte tenu de notre connaissance de l'histoire des sciences. Les commentateurs anciens n'ont pu en saisir le sens, ce dont les scientifiques modernes sont seuls capables. Les traductions classiques du Coran n'y font généralement pas allusion, en raison, d'une part du caractère récent de la connaissance de ces énoncés (il n'existait, auparavant, en Orient aucun ouvrage sur ce sujet), d'autre part, de l'absence d'une culture scientifique, étendue chez des traducteurs généralement littéraires, ce qui est un obstacle à leur compréhension. L'existence de telles réflexions dans le Coran est toute naturelle, pour un musulman, la toute puissance divine expliquant que soit annoncé par la Révélation plus tard ».
« La Bible - affirme BUCAILLE - ne contient aucune réflexion comparable. Faut-il s'en étonner? Absolument pas. On sait ,en effet, de nos jours, que les livres de la Bible sont des livres inspirés , les auteurs s'exprimant , en dehors des enseignements religieux, proprement dits, selon les idées de leur temps. Comment, dans ces conditions, n'y trouverait-on pas ce que l'on a appelé des erreurs scientifiques, si bien présentées, ainsi, par le professeur Jean Guitton qui dit: « Les erreurs scientifiques de la Bible , ce sont les erreurs de l'humanité, jadis semblable à l'enfant qui n'a pas encore la science ». Il existe cependant de remarquables points de concordance: ainsi les livres de la Genèse de l'Exode contiennent des données permettant une confrontation harmonieuse avec des acquisitions historiques et archéologiques modernes. A l'inverse, ne sont plus acceptables des affirmations du Livre de la Genèse sur les premiers âges du monde, de la terre et de l'homme, ainsi qu'au sujet du monde vivant. »

(9) : Association dont le siège est à Genève ; j'en suis un des membres fondateurs.
(10) : SPENCER Herbert : philosophe et sociologue britannique (1820-1903), auteur d'une philosophie dont l'idée principale est l'évolution naturelle (évolutionnisme).

V-FINALITE UNIVERSELLE

Dans son sublime Message, le Coran s'adresse à l'homme, dépeignant sa finalité sur terre, d'où découlerait son issue, dans l'au-delà. Cette finalité tend à assurer à l'être humain , pieusement, sans égoïsme , ni bigotisme, un double bonheur, marqué par une potentialité innée, qui lui permet de

pourvoir légitimement aux exigences de la vie d'ici-bas, passagère et transitoire , pour mériter la félicité, but sublime et suprême, de la vie future. C'est dans ce contexte idéal que la recherche de l'équilibre social, doit évoluer ; La communauté islamique, que le Coran qualifie de « médiane », est la communauté optimale, car le terme « médian » a été traduit par EL BOUKHARI, par le mot « juste », ce qui signifie que cet équilibre constitue une justice immanente.
L'islam se présente, ainsi, comme une religion « évolutionnaire », tout en étant révolutionnaire. Le Prophète (psl) est cité comme l'exemple magnanime du « plus grand révolutionnaire ». Cette finalité est, donc, agissante, dans ses perspectives d'équilibre hautement humain, régie par les concepts rationnels de l'Islam. De la conception du finalisme, l'homme a erré, sans but précis, tiraillé par divers processus, marquant son indécision, sa profonde indécision. Pour les uns, la finalité serait un critère où « la fin justifie les moyens » , même pervers; d'autres en matérialise le but , pour n'en voir que la partie d'une symphonie humaine, d'une sonate, d'une consonance terminale. Mais, la définition rationnelle et scientifique de l'état final, c'est l'état d'équilibre que les physiciens entrevoient « à la fin d'une transformation thermodynamique ». Néanmoins, il ne faut guère aller jusqu'à un certain « finalisme » qui « explique les phénomènes et le Système de l'Univers par la finalité ». Cette doctrine risque de sombrer dans un pragmatisme qui ne considère que la réalité pratique des choses. L'islam ordonne toute action, tendant à assurer le bien, c'est-à-dire tout ce qui est bon, avantageux et profitable pour l'homme, sans se soucier d'un fatalisme dégénéré qui pense qu'il est vain de chercher à modifier le cours des événements fixés par le Destin. Conception coranique intelligente des choses: Le livre sacré ne cesse de nous inviter à « méditer, réfléchir et à raisonner » D'aucuns peuvent penser que l'attitude incitée par la vertu coranique qui proclame, entre autres, le principe de la tolérance et de la non violence, risque de dégénérer en fatalisme. Mais les prescrits normatifs de l'Islam se soutiennent pour s'expliciter les uns les autres. Dans un tel cas si spécifique, la confiance en la Justice immanente divine favorise la vertu de patience et d'endurance et crée dans le for intérieur du Croyant, la quiétude et la paix. C'est notre propre coeur, qui est le véritable jurisconsulte. « Consulte ta conscience - dit le Prophète- même si des juristes te disent le contraire » ; mais, ce moyen de juger et d'interpréter, est le propre de ceux que Dieu dote d'une pureté pieuse effective, définie par le verset coranique, dépeignant la connaissance infuse par Allah dans le coeur de ceux qui le craignent. C'est l'inspiration par laquelle Dieu projette les reflets de Sa lumière qui illumine le Monde. L'élu, ainsi, inspiré atteint les secrets de l'herméneutique. « Si vous craignez Dieu - dit le Coran- il créera en vous, un pouvoir qui permettra de distinguer le vrai du faux et le bien du mal ».

VI-UNIVERSALISME HUMANISTE DE L'ISLAM ABRAHAMIQUE

L'islam abrahamique universel est celui dont les perspectives cosmiques enveloppent les mondes, « scientifise » le céleste et sacralise toute la terre, toute l'humanité que Dieu, l'Absolu, aime, en tant que Ses créatures, abstraction faite de leurs options, apparemment croyantes ou mécréantes, car il y a, en chaque être, un subconscient adorateur.
La terre toute entière est considérée par l'islam « comme une vaste mosquée pure et sacralisée » (Sonan).
« Nul n'est sanctifié par le lieu où il demeure ; ce sont les actes qui sanctifient les hommes » (Mouatta Malek).
Allah aime toute Sa créature croyante ou mécréante, car Il a créé, en elle, un subconscient adorateur.
« J'étais un Trésor caché - dit un hadith qodsy (Sainte tradition) - et J'ai aimé à être connu. Alors J'ai engendré les créatures, afin d'être connu par elles ».
Cet amour prééternel de Dieu, ce désir de Se révéler à Ses créatures, est une séquence de manifestation, une succession de théophanies où prend place la doctrine des Noms divins (11). Ces noms seraient essentiellement relatifs, quant au propre mode de vie de l'être humain, appelé à connaître Allah, à travers Ses attributs. Les formes, supports des noms divins seraient « nos propres existences latentes, nos propres individualités », qui aspirent à l'être concret en acte.
Chez le philosophe Ibn Sina imbu de l'esprit rationnel de l'islam et le mystique Ibn Arabi, l'objet de cette aspiration ultime est identique, mais les moyens d'accès et les étapes de procession et de transcendance diffèrent. La causalisation est, dès lors, imprimée à l'être humain par ce catalyseur commun, actué chez l'être par le Créateur, voulant être connu, par Ses créatures, qui l'adorent, malgré leur mécréance.
Cette philosophie avicennienne est une philosophie d'influence musulmane où le donné coranique (12) devient une base discursive, qui n'aurait rien à emprunter aux conceptions hellénistiques. Là, la forme particulière de la providence créatrice et amoureuse de Dieu prend place, dans l'univers de l'enchaînement causal nécessaire (13). Un conformisme adéquat aux Noms Divins, se concrétisant par l'illumination des coeurs, consiste dans l'adaptation de la vie humaine à un idéalisme mouvant et efficient, donc à l'édification d'une cité idéale parfaite, humainement parfaite, dont rêvait Platon.
C'est pourquoi, tout croyant, imbu de cet amour divin est, « comme un miroir dans lequel se reflètent les défauts de ses frères » (hadith de Moslim). Il s'agit, là aussi, de l'élan généreux de l'âme, ainsi façonnée par Dieu et du sentiment de liesse qu'éprouve le croyant d'être si comblé par Dieu.
L'attribut miséricordieux actue le cosmos, à travers la compassion du croyant. C'est l'acte d'amour universel qui anime les mondes, s'identifiant à cette « attraction universelle » dont parle Newton (1642-1727) et dans laquelle, bien avant lui, Ibn El Qayyim (XIII ème siècle ap.J.C.) a vu, dans son ouvrage « Le Parc des Amoureux », le secret des attractions cosmiques.
C'est à travers cette ambiance transcendante, que l'humanisme abrahamique, donc foncièrement islamique, et universellement judéo-christiano- mohammadien, prêche la souplesse et l'aisance, la facilité et la clémence, actuant la fraternité éminemment humaine. Il exclut toute

étroitesse d'esprit et tout rigorisme, évitant les complications, agissant avec pondération et mesure.
« Evitez - dit le Prophète - d'être les victimes d'un fanatisme exagéré et d'un bigotisme excessif. » (hadith rapporté par Tabarâny).
De cet Amour dérivent les promotions concordantes et les initiations harmonieusement équilibrées, qui déclenchent un système éthique que la loi révélée codifie, consacre et sacralise.
De cette éthique, le Droit Civil français a puisé, à travers le Rite Malékite, une bonne partie de ses normes (Octave PESLE, ouvrages sur le fiqh).
Assurer, donc, la quiétude de l'âme, dans un contexte et concert universels, équilibrés et harmonieux, est le ressort vital de toute actuation, émanant de ce Sublime Amour divin. Le concept même de la vertu est fonction de cette harmonie.
Cet amour de Dieu, pour Ses créatures, est dépeint dans deux anecdotes, citées dans des traditions mohammadiennes, dépeignant deux des phases de la conception commune judéo islamique.
Qâroun, israélite opulent, fier de sa gloriole, fit la sourde oreille au prêche de son cousin le Prophète Moïse, qui invoque Dieu, pour le punir. La terre - dit la tradition - commença à l'engloutir ; se sentant menacé, Qâroun s'écria, rappelant à Moïse leur alliance congénitale sacrée. Moïse ne l'écouta guère. Allah s'adressant à Moïse, auquel Il a accordé le pouvoir de décider du sort de Qâroun, lui dit : « O Moïse, Qâroun n'a cessé de te solliciter, pour lui pardonner ; tu as omis de lui répondre. S'il avait invoqué Mon pardon, une seule fois, J'aurais exaucé sa prière. Sais-tu, O Moïse, pourquoi tu n'as pas eu pitié de lui ? Parce que tu ne l'as pas créé. »
Du temps du Prophète Mohammed (psl), un païen arabe, le décriait dans ses poèmes ; capturé, lors d'une bataille, les compagnons de Mohammed, lui demandèrent de « briser ses incisives », pour l'empêcher de continuer à le discréditer. Le Prophète (psl) refusa, craignant - dit-il - d'être mutilé par Allah, s'il ose infliger une telle peine à son dénigreur athée.
Cette affection divine, sublime est irréversible. La mécréance impudente ne saurait l'affecter ! C'est l'humanisme agissant, l'universalité dans sa plénitude équilibrante humaine.
Le musulman Roumy Jalal Eddine dit : « Nous sommes comme une flûte qui, dans un seul mode, s'accorde avec deux cents religions ».
« Si vous êtes sincères - dit notre amie Eva, qui avait adopté l'Islam - vous n'avez pas besoin de vous convertir. Tout croyant peut être musulman, dans le sens très large de l'attitude d'esprit. Il lui suffit d'être soumis à Dieu. Cette soumission, cet abandon de tout l'être à la volonté divine, n'est-ce pas l'axe commun de toutes les régions ? » (Islam, p.62).
Eva s'explique : « ...elle (cette formule) implique tout de même de reconnaître que le message apporté par Mohammed est un message authentique...qui n'admet pas que Jésus soit le fils...mais une personne entièrement remplie de l'Esprit divin ».
L'obscurantisme des masses musulmanes et les effets maléfiques de certaines influences étrangères à l'islam, dans les siècles derniers, avaient avivé les superstitions et les fausses croyances. L'Occident, mal avisé, jugea l'Islam, à partir de ces excentricités. Mais, certains chercheurs occidentaux, se penchèrent sur le fond de l'Islam, pour dégager l'écart flagrant entre son dogme et le béhaviorisme des musulmans.

En 1911, le journal « Al Watan, quotidien chrétien de Beyrouth, demanda aux Arabes chrétiens quelle personne, à leur point de vue, était le plus grand homme du monde. En réponse, un grand érudit de confession chrétienne précisa que la personnalité la plus éminente était, effectivement, celle qui, durant la courte période de dix ans, dota le monde d'une nouvelle religion, d'une nouvelle philosophie de la vie, d'un code esquissant un nouveau mode de comportement pour l'homme, définissant, nettement, le concept vivant et un train de vie adéquat. Illettré et sans éducation élaborée, ce grand personnage a su provoquer l'émergence d'une nation, à partir des ruines d'une société en décantation, jetant, ainsi, les fondations d'un grand Empire tout frais, pourvu d'une longévité infinie. Cette grande personnalité n'était autre que Mohammed Ibn Abdallah le Quraychite, le Prophète arabe et le grand Messager de l'islam (se référer à Siratu Nabi, vol. 4, p. 400, en anglais). Olivier Lacombe reconnaît : « peut-être notre Europe déchristianisée a-t-elle médité sur le thème qui est au centre de la ville de l'Islam et à réapprendre, ainsi, une vérité qu'elle n'aurait jamais dû méconnaître. Universel et libéré de toute tendance archaïsante, le message de l'Islam pourrait être de faire passer dans les zones supérieures de la culture religieuse, une sensibilité, renouvelée à cet enseignement de la théologie naturelle et surnaturelle, menacée dans la conscience humaine par un reflux, sans cesse recommencé, de naturalisme et d'anthropocentrisme » (14)

Le sage Bernard SHAW s'exprime ainsi : « J'ai toujours une estime pour l'Islam, parce qu'il est rempli d'une vitalité merveilleuse. Elle est la seule religion qui me paraît contenir le pouvoir d'assimiler la phase changeante de l'existence, pouvoir qui peut se rendre si attachant à toute période ». En parlant du Prophète Mohammed (psl), il dit, aussi, « Cet homme merveilleux est, à mon avis, loin d'être un Antéchrist. Il doit être appelé le sauveur de l'humanité. Je crois que si un homme, comme lui, prenait la dictature du monde moderne, il réussirait à résoudre ses problèmes. J'ai prophétisé sur la foi de Mohammed qu'elle sera acceptable à l'Europe de demain, comme elle a déjà commencé à devenir acceptable à l'Europe d'aujourd'hui (The Genuine Islam, Singapour, 1963) (Ibid).Lamartine écrit, de son côté : « si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens et l'immensité des résultats sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ».

(11) : Corbin, Imagination créatrice chez Ibn 'Arabi, p. 51
(12) : Livre des Directives et Remarques ad. Par J. Forget, Brill, Leyde, trad. Française de A.M. Goichen, éd. Paris, 1951
(13) : Pensée religieuse d'Avicenne, p. 134
(14) : F. SCHUON, « comprendre l'Islam » (p. 53 et 72)

VII-L'ISLAM PRECHE L'ETHIQUE UNIVERSELLE

Le concept le plus élémentaire dans toute éthique (15) est l'observance stricte des lignes directes de la haute morale, dans ses dimensions universelles. C'est pour le Prophète (psl), le devoir sublime de propager la

vertu, d'ordonner le bien et de décommander le mal. Tout apostolat, tendant à cultiver la foi, exige de son promoteur, un zèle exceptionnel dans la pratique de cette foi éthique, exigeant une abnégation et une générosité, toute humaine, sans faille, une propension à aimer, à servir et rapprocher les coeurs, dans un élan dégagé de tout égoïsme, c'est l'altruisme pur.
Les messagers de Dieu, dans leur procession initiatique, à travers les ages, en ont donné le plus bel exemple, dans l'échelle des valeurs. Ils ont été les modèles de la perfection quoique humainement relative, à son degré le plus élevé. De ce point de vue, unanimement admis, dans l'éthique canonique, les apôtres acquièrent un privilège ou une prérogative, qui les imprègne d'une certaine immunité. Pour l'Islam, cette immunité, n'est guère totale, elle ne s'identifie guère à l'infaillibilité qui est un attribut divin, car elle est absolue et totale. N'empêche que ce dogme de l'infaillibilité pontificale a été proclamé en 1870, selon lequel le Pape ne peut se tromper "quand il tranche ex cathedra une question de foi ou de moeurs." L'envoyé d'Allah, Mohammed (psl), fit remarquer qu'il pouvait toujours se tromper, en tant qu'être humain "dans le domaine non révélé", Renan a su développer, dans son ouvrage sur 'Jésus', la thèse chrétienne, qui n'a prévalu que plus d'un millier d'années, après Jésus, et qui fait un départ net entre le temporel et le spirituel, en résumant le célèbre diction: "Rendez à César , ce qui est à César, est à Dieu, ce qui est à Dieu". Cette thèse qui a fini par constituer la base fondamentale de la pensée occidentalo-chrétienne, a été formulée, depuis prés de quatorze siècle, par le Prophète Mohammed (psl) qui disait, d'après une tradition authentique: "Je ne suis qu'un homme."
L'Evangile, dans sa version élaborée par Luc, renie pourtant, l'ïmmunité des Prophètes et taxe certains, parmi les grands apôtres, de graves péchés. Le livre de la Genèse (Chap.38, page 128) accuse Juda, fils de Jacob, d'adultère avec l'épouse de son fils, qui engendra "Farid", un des aïeux de David, Salomon et Jésus (selon l'Evangile de Mathieu, chap I) David lui-même, messager vénéré, aurait eu (d'après le livre de Samuel, chap11) des rapports sexuels avec "Ouriya", l'épouse de son commandant d'armée qu'il massacre, dit-on , pour s'approprier sa compagne. Pire encore, la proclamation, par les "Livres des Rois" (16) (chap.11) de l'apostasie de Salomon, fils de David, qui fit "batir" le temple de Jérusalem. Cette accusation gratuite serait-elle motivée par l'origine non hébraïque de Salomon, comme nous l'avons démontré?
Une des marques de l'immunité prophétique est la haute tenue morale des Envoyés de Dieu. Ils se référent à Dieu comme l'initiateur exclusif, la source unique et péremptoire de toute émanation ou inspiration. Ils ne s'arrogent nul pouvoir dans l'activation des choses. La réplique de Jésus à son Seigneur était des plus policées et quand Dieu lui demanda s'il a vraiment osé dire aux gens de l'adorer, lui et la Saint Marie, sa mère, il ne chercha guère a se disculper et se contenta de répondre: "si je l'avais dit, Tu l'aurais su." Parlant de Moise, à son arrivée à la Médine, exténué par la longue marche et la faim, le Coran dépeint son doigté idéal, quand il invoqua Dieu, évitant une sollicitation directe en disant "O mon Dieu, j'ai besoin servile de tout bien dont Tu daignes me pourvoir." La terre a été déployée - dit le Prophète Mohammed (psl) - devant mon regard, le lendemain de l'Ascension Nocturne; ses continents furent présents à mes

yeux." Il ne s'est point attribué une vision directe, sans l'aide de Dieu. Jésus, Moise et Mohammed se sont, donc, montrés par cet humble geste, dignes d'une stricte accommodation aux subtiles exigences présidentielles, c'est-à-dire de la présence divine. Dieu rapporte, aussi, dans le Coran que Ayyoub s'écria, en éprouvant une souffrance physique intense: O mon Dieu! Le mal m'a éprouvé et tu est le plus Clément parmi les cléments". Jacob s'est avéré, conscient des convenances de la présence. Aicha, épouse de Prophéte (psl) a qualifié les caractères mohammadiens de sublimes, de coraniques, fine allusion aux qualifications divines ' relativisées '. Douée d'une délicate pudeur, elle n'osa point se permettre de qualifier de divines les attributions caractérielles du Prophéte (psl). Elle s'est cachée, derrière le voile coranique, pour se dérober des splendeurs embrasantes de cette Haute Majesté, qui inspire une pieuse crainte. C'est le fait de toutes les religions révélées, universalistes et universalisantes. Dans un hadith le Prophète Mohammed (psl) proclame cette consécration de l'unité et de l'universalité de la religion révélée: "Suivez- dit-il- les commandements du Coran et ajoutez à eux la Bible et l'Evangile, ainsi qu'a tout ce qui à été révélé aux prophètes et messagers antérieurs"(Tabarani dans son Jamiy).

Le Coran mecquois traite essentiellement de la foi nouvelle , en rappelant le monothéisme abrahamique, l'oeuvre des messagers d'Allah, les terribles châtiments qui éprouvèrent les idolâtres et les récalcitrants , tout en érigeant les concepts généraux du dogme mohammadien, dans leur développement temporel, permissif et prohibitif. Après l'hijara (exil) à Médine, le Coran, érigeant la première cité islamique, décrète le substrat juridique, administratif et sécuritaire, tout en jetant, entre autres les fondements des rapports socio-économiques, du code personnel (matrimonial et successoral).

14- se référer à mon ouvrage "L'Islam et la morale universelle", collection mission de l'Islam, vol. III

15- Livres de l'Ancien Testament, qui relatent l'histoire des Hébreux depuis la naissance de Samuel jusqu'à la destruction du Temple.

VIII-LE JIHAD, GUERRE SAINTE PACIFIANTE ET UNIFICATRICE

L'Islam qui proclame l'universalisme abrahamique a, pourtant, dirait-on combattu le christianisme, religion révélée. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait au début, à l'encontre du judaïsme? La réponse réside dans le dogme même du Mosaïsme monothéiste que le Coran vénérait. « 0 fils d'Israël. Rappelez-vous mon bienfait que je vous ai accordé et rappelez- vous que je vous ai préférés à vos contemporains! » (Sourate II, verset 47). Au début de l'Islam, le Prophète n'a jamais combattu les chrétiens. Ses combats offensifs visaient les polythéistes et les idolâtres seuls. Mais, à la Mecque, avec les Arabes Quraychites, il envoya des émissaires auprès de certains empereurs de confession chrétienne, tel Caesar et Najachy (Empereur d'Ethiopie); ce furent les chrétiens syriens qui déclarèrent la guerre contre le promoteur de l'Islam, en assassinant certains parmi ceux qui avaient adopté, spontanément, la nouvelle religion abrahamique. Le

Prophète attaqué, ainsi, indirectement, se vit dans l'obligation de réagir; il dépêcha à Mouta, cité syrienne, une expédition commandée par Zeid Ibn Haritha, Jaafar et Ibn Abi Rawâha. Ce fut la première bataille engagée contre les frères chrétiens, que le Prophète respectait, en tant que Gens du Livre sacré. Elle fut couronnée par la victoire du commandant suprême, Khalid Ibn El Walid. Le jihad consistait donc, dans une guerre défensive, contre l'agression, pour la protection d'une campagne pacifique, menée, sans contrainte aucune, dans le cadre d'une liberté confessionnelle, pleine et entière. Le Coran dit: «Combattez dans le chemin de Dieu, ceux qui vous combattent et n'agressez point » (sourate II, verset 190). « Pas de contrainte en religion » (sourate II, verset 250). L'histoire a rarement donné l'impression d'une spontanéité aussi nette et agissante, dans la conquête pacifique des coeurs. « Jamais l'Arabe- reconnaît E.F Gautier- dans toute l'ardeur de sa foi, n'a songé à éteindre, dans le sang, une foi concurrente. » Si le musulman a prêché l'Islam, il s'est toujours abstenu de faire pression sur le cœur.

IX-LE SENSUEL ET L'APPROCHE DU DIEU REEL

Nos sens des facultés permettent la perception des réalités matérielles. Un de ces sens consiste dans ce qu'on appelle le sens de connaissance spontanée intuitive. Le sens commun ou sixième sens est un ensemble de jugements ou d'idées et concepts représentés par un signe ou ensemble de signes, ayant pour essence une vision introspective, une sorte d'observation de la conscience, par elle-même. De là, cette osmose ou interpénétration de la matière et de l'esprit. Dans l'évolution de la science, l'idée d'antagonisme classique du sensuel et du spirituel est fortement ébranlée; elle ne semble plus reposer sur un fond scientifique solide, à la suite des travaux entrepris par d'éminents physiciens et chimistes tels Lorentz, Einstein et autres. Le concept de complémentarité entre faits jugés, jusqu'ici, contradictoires, vient d'être introduit dans les sciences physiques par W. Heisenberg et Niels Bohr, qui en font, désormais, l'une des lois fondamentales, permettant à l'homme d'accéder à la compréhension du paradoxal, sinon de l'incompréhensible. L'imaginaire s'efface, alors, pour laisser poindre le réel. C'est le dogme de la présence effective d'Allah, pas seulement à l'état d'idée ou de mot. Dans ce contexte, l'initié soufi, aussi bien que le philosophe bergsonien, orientent leur intellect, pour recevoir l'illumination des substances séparées, dans le miroir purifié de leur âme, s'élevant jusqu'à la compréhension intime du substrat de la réalité agissante, Bergson (décédé en l'an 1941) s'oppose carrément au positivisme scientifique du néo-kantisme, pour se livrer à l'analyse de la connaissance, à l'aide de concepts d'intuition et des données immédiates de la conscience. Là, Avicenne emploie le même langage qu'Ibn Arabi, en précisant l'un et l'autre, que l'homme, dans son élan spontané, non vicié par un discursif outrancièrement virtuel, est apte à pénétrer et vivre.

X-QUAND DIEU RELATIVISE HUMAINEMENT LA LEGISLATION CORANIQUE

Allah dit dans le Coran: « Dieu abroge et maintient ce qu'Il veut. Le germe du Livre est en lui » (sourate XIII, verset 40); d'autres versets définissent le but de cette abrogation: « Si, nous remplaçons un verset par un autre, Dieu sait mieux que ce qu'Il fait descendre» (sourate 16, verset 101) « Dieu abroge ce qu'Il veut ou le maintient et Il détient l 'écriture mère (sourate 14, verset 39) « Chaque fois que Nous abrogeons un verset ou que nous le laissons tomber dans l'oubli, Nous en apportons un meilleur ou un verset pareil. » (Sourate II, verset 106) Cette abrogation ou « Naskh » souleva d'ardentes controverses: ce serait pour d'aucuns une faille dans le Coran qui décrète, puis se ravise. On a ainsi reproché à Mohammed de s'être orienté, d'abord, dans sa prière vers Jérusalem (à l'instar judéo-chrétien), ensuite vers la Mecque, en l'an II de l'hégire. Ce n'est là qu'un retour à la source abrahamique dont le premier Temple est la Kaaba. "C'est à Dieu- dit le Coran- qu'appartient l'Orient et l'Occident" (sourate II, verset 142). Une même tactique légiférante est opérée, quant à l'interdiction progressive de l'usage du vin. Allah savait ce qu'Il voulait, mais Il a tenu compte de la faiblesse biologique des humains, car il n'est pas aisé d'arrêter un alcoolique, en lui interdisant, d'un seul coup, de boire; une période de sevrage (désintoxication aujourd'hui) est nécessaire, pour éradiquer cette accoutumance. La même attitude coranique a été prise, vis-à-vis du prêt à intérêt, qu'on ne saurait illégitimer, sans tenir compte d'un délai de grâce et de l'effet rétroactif. Ce ne fut pas le cas pour la prohibition directe de la consommation du porc ou de l'interdiction du jeu. Une marque de la souplesse des lois révélées, pour les trois religions, est l'appréciation du facteur évolutif des sociétés humaines. Seul le dogme demeure invariable.

XI-QU'EST CE QUE LA «MOUBAHALA»

C'est ce qu'on appelle 'ordalie', épreuve judiciaire dont l'issue, réputée dépendre de Dieu... établit la culpabilité ou l'innocence d'un individu. (Anc. angl. ordâl); elle est appelée au Moyen Age, jugement de Dieu. La nature de Jésus a été l'objet de controverse, du temps du Prophète, avec les Arabes chrétiens de Najrâne que le Prophète (psl) invita, par défi, de maudire les menteurs. Ce fut l'objet du « moubahâla », Ordalie d'exécration, sorte d'épreuve judiciaire, qui, faute d'arguments convaincants, établit de par une puissance surnaturelle, émanant de Dieu, la culpabilité ou l'innocence. Allah dit dans le Coran: « Si quelqu'un vient t'opposer ses arguments à son sujet (Jésus), après ce que tu as reçu comme savoir, dis alors « Venez qu'on appelle nos fils et les vôtres, nos femmes et les vôtres, nos propres personnes et les vôtres, puis invoquons Dieu, pour qu'Il frappe de Sa malédiction les menteurs ». (Sourate 3, verset 61).

XII-CORRELATION JUDEO-CHRISTIANO-ISLAMIQUE

Si l'Islam avait pu, dès le XI siècle l'ère chrétienne, prendre la direction d'un monde civilisé nouveau, instauré sur l'édifice délabré d'une Rome agonisante et du 'bigotisme ignorant des Byzantins', ce n'était pas à cause d'une carence inhérente au Christianisme originel, initiateur et rationnel, mais simplement, sous l'impact d'une doctrine "catholiciste, travestie" qui fit sombrer la chrétienté dans un irrationnel factice. Jésus, Moïse et Mohammed, apôtres vénérés, furent les promoteurs d'une pensée créatrice, agissante sur tous les plans. Il n'est qu'à feuilleter les Ecrits de l'un et des autres, leurs traditions révélées communes, pour s'en apercevoir. Mais, les manipulations imaginatives de ces écrits, élaborées souvent sans arrière-pensée tendancieuse, en avaient faussé l'idéalisme sublime, la transcendance et le rehaut de l'échelle de leurs valeurs esthétiques et éthiques.
L'islam a failli sombrer, à la fin du moyen âge, sous l'effet maléfique des sectes excentriques, comme le fut le christianisme et le judaïsme. Néanmoins, la pensée géniale de Moïse demeure gravée dans le cœur des musulmans. Mohammed le Messager d'Allah a dit: « On a fait défiler devant moi les communautés religieuses. Je vis, alors, un tel prophète et, avec lui moins de dix adeptes, un tel autre, avec un ou deux partisans et un tel autre, n'en ayant aucun. Tout à coup, on éleva vers moi une foule énorme et je crus que c'était ma communauté, mais on me dit: « Voilà Moïse et sa nation. » (Hadith unanimement authentifié, rapporté par Ibn Abbâs). L'histoire comporte l'assise humainement universelle des religions révélées, depuis la profonde Antiquité. On parle rarement du texte révélé au messager d'Allah, Noé, « deuxième père de l'humanité ». Grand fut l'impact de cette législation divine originelle sur le trio révélé (Bible, Evangile et Coran). Les lois ou commandements noachides sont révélés à Noé, après le Déluge. Ils sont à l'origine des textes révélés (Genèse, chap. IX). Les 7 commandements prohibent 1'idolâtrie, le meurtre, le blasphème, les interdits sexuels, le vol, la consommation de la chair vive d'un animal et l'ordre d'instituer un système légal. Elles ont anticipé les « dix commandements » donnés par Yahvé à Moïse, d'après l'Ancien Testament. Yahvé ou Yaweh est le nom de Dieu dans la Bible hébraïque après, qu'il ne fut manifesté à Moïse dans le buisson ardent, événement signalé aussi dans le Coran. Antérieurement à la Bible, les livres appelaient Dieu Elohim. Des penseurs modernes comme Moses, Mendelssohn et Herman Cohen, tous deux de confession juive, précisent, à juste titre, que les commandements noachides sont le fondement éthique rationnel humain ». Le Décalogue, ce sont les règles de l'éthique universelle commune, décrétée par les Ecritures saintes: la halakhah, I'Evangile et le Coran. L'écrit sacré judaïque a eu le plus grand effet idéalisant sur l'humanité et ce, jusqu'à « Malachie » livre de la Bible, attribué au dernier des douze petits prophètes d'Israël, au V siècle avant Jésus (chapitre II, verset 10): Il y a corrélation étroite entre les préceptes des textes révélés ou des traditions et propos des apôtres et messagers. Le Prophète Mohammed dit: « Je suis contre tous ceux qui ne paient point son dû à l'ouvrier avant que sa sueur ne se dessèche » « Que le salaire du

journalier ne reste point par devers toi, jusqu'au lendemain (Lévitique, chapitre XIX) « Ne cause point de tort au journalier pauvre et nécessiteux... Le jour même tu lui remettras son salaire avant que le soleil se couche » (Deutéronome chapitre XXIV, versets 14, 17, 19,21).D'autre part, le Messager Mohammed a bien spécifié que la véritable fidélité (fond de toute servitude à Allah) réside dans le fait d'aimer son frère comme soi-même.» (Lévitique, chapitre XIX).Zacharie proclama: « Rendez des jugements de vérité... N'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre. » (Rois, chapitre. 9 et 10). « Quand tu moissonneras, tu ne ramasseras point la glanure de ta moisson... tu ne recueilleras point les grains épars de la vigne... Abandonne-les au pauvre et à l'étranger... Si un étranger vient séjourner avec toi, ne le moleste point, il sera pour toi comme un de tes compatriotes...et tu l'aimeras comme toi- même (Lévitique, chapitre XIX, versets 9-10, 13, 15, 33, 34:Le jeûne que J'aime- dit le Seigneur: est de rompre les chaînes de l'injustice, de dénouer les liens de tous les jougs, de libérer ceux qu'on opprime, de briser, enfin, toute servitude, puis de partager son pain avec celui qui a faim, de recueillir dans ta maison les malheureux, sans abri, quand tu vois un homme nu de le couvrir, de ne jamais te dérober à ceux de ta chair (qui sont en détresse) (Issaie XVIII, verset 6 et 7). L'intérêt est le surplus ajouté au capital prêté. Il est prohibé par tous les Livres Révélés (Coran Ancien et Nouveau Testament). Dans le Coran (sourate 2, versets 275-276, sourate de la vache, verset 279) L'Ancien Testament (livre de l'exode, chapitre 22, verset 25- livre Lévitique, chapitre 25, verset 35) Nouveau Testament (Evangile Saint Luc, chapitre 6, versets 34 et 35) Cette interdiction est motivée par des raisons d'éthique sociale, dans le but de baser tout rapport socio-économique, entre les hommes, sur la nécessité d'une coopération saine, dégagée de tout égoïsme ou exploitation et où l'altruisme doit dominer. L'intérêt tend selon la conception islamo judéo-chrétienne, à créer une classe nantie et inactive dont le capital pécuniaire grossit aux dépens des moins favorisés; l'effort déployé par le croyant, pour s'assurer honnêtement son gagne-pain, sans porter atteinte à autrui, est une marque de rectitude qui encourage l'esprit d'entreprise. L'islam a toujours considéré les juifs et les chrétiens comme frères; pour ce qui est des Nazaréens, détenteurs de la Bible, il suffit de citer la victoire rapportée sur eux, par la Perse polythéiste, à l'avènement de la religion mohammadienne, pour s'en convaincre; I'islam se mit en deuil, il se voyait lui-même atteint, dans sa conviction de religion révélée. Maints publicistes et historiens hébreux se sont ingéniés à esquisser des fresques palpitantes sur cette fraternité millénaire qui unit juifs et musulmans. Nous nous contentons d'en citer une seule, élaborée par le grand rabbin de la communauté marocaine de Pafa- Brésil, Abraham Hamou dit: « Les Arabes sont des descendants d'Ismail, fils du Patriarche Abraham et frère d'Isaac.... Le Judaïsme a offert au frère Ismail pour paraphraser: «Le midrash (homélie talmudique), une perle précieuse, conservée par l'éternel, « deux mille ans avant la création »: le Thora; Israël a transmis à la race d'Ismail le monothéisme que le peuple arabe a su garder, avec ardeur et abnégation, ce que le peuple d'Edom (traditionnellement, les chrétiens) n'ont pas su faire. C'est l'ardeur des mahométans dans la préservation du monothéisme qui fit dire à Maimonide: « il n'y a pas un monothéisme aussi pur que celui de 1'Islam.

» Ce sont les Arabes qui ont civilisé la fraction sépharade du Judaïsme. En fait, quand l'Europe était plongée dans les ténèbres les plus profondes, l'islam mit à la disposition des juifs de l'Europe occidentale et du Bassin Méditerranéen, les plus beaux produits de la pensée humaine. Les juifs de l'Europe centrale et orientale qui ne furent pas conquis par les Arabes, stagnaient, à coté de leurs voisins chrétiens. La branche séfarade évoluait d'une manière fantastique, donnant au monde une pléiade de génies, dans toutes les branches de la pensée humaine. Il n'y a plus de doute que, sans la présence des Arabes dans la péninsule ibérique, ni Maimonide, ni Juda Halevi, ni Salmon Ibn Ezra et autres n'auraient existé. L'assimilation de la culture arabe par notre célèbre maître, fut profonde et complète. Les chercheurs qui ont réellement assimilé, aussi bien, la culture hébraïque des siècles X, X1, XII, XIII, XIV, connaissent très bien cette vérité, hélas bien moins connue qu'elle ne devrait l'être, étant donné qu'il est plus fréquent de trouver des érudits qui dominent uniquement une de ces cultures, tandis que ceux qui dominent les deux à la fois, sont peu nombreux. Il serait convenable d'insister, d'une manière spéciale, sur ce que le judaïsme doit à la culture arabe, en matière de philologie: en prenant comme modèle la grammaire arabe, nos grammairiens sépharades modernisaient et rationalisaient les travaux de l'école de Tibériade, ce qui permit aux Sépharades de conserver la pureté initiale de la langue hébraïque, ce qui n'arriva pas chez les ashkénazes orientaux. Le Saint Coran qui reflète les pensées de Moïse a su tirer des ténèbres des centaines de millions d'êtres humains, de l'idolâtrie et de la superstition est un modèle d'éthique.

XIII-CONCLUSION

Madame CHABBI s'ingénie à donner à notre Prophète Mohammed (psl) une appellation devenue vulgaire, chez la plupart des orientalistes, à savoir « Mahomet » qui veut dire en arabe « Ma homida » (non vénéré) « Mahomet n'est - dit Madame CHABBI - qu'un chef de tribu ». Elle a raison, car il l'était, effectivement, au début, comme le fut notre vénéré Moïse, à son avènement.
« Mahomet » est, selon elle, un homme inhabituel ; certes, il l'est, pas dans le sens qu'elle veut lui donner », mais en tant que génie, universellement inhabituel, c'est-à-dire hors du commun, à partir même de la Mecque où il fut le Prophète inspiré, comme le fut notre bien-aimé Moïse, quelque temps, avant son accession au titre de Messager universel. Madame CHABBI aurait dû penser qu'une Constitution comme celle de Médine, ne saurait être la réalisation d'un quelconque « chef de tribu ». Imaginez, Madame CHABBI, que même à la Mecque, le Prophète inspiré Mohammed avait dit : « Je suis le forum de la science et Ali (son gendre) en est l'accès ». Ali, porte-parole du Prophète, avait prévu, comme nous l'avons démontré, la grande invention nucléaire de la moitié du XX ème siècle. Mais, tous ces exploits attribués au Prophète de l'Islam universel, remontent ou avant ou après la hijra (émigration à Médine), universellement répandus, tout le long du premier siècle de l'hégire, sous les Omeyyades et non au III ème siècle comme le prétend Madame

CHABBI. Dès le 1er siècle de l'hégire, Moussa BEN NOCEIR, général omeyyade, avait, en effet, conquis tout le Maghreb et l'Andalousie. Pourquoi donc Madame CHABBI, chercheur respectable, s'obstine-t-elle à émettre systématiquement des faussetés, et à omettre des véracités ? Pourquoi tend-elle, à positiver le négatif, et à polémiser une étude rendue creuse par sa subjectivité ?

N'est-ce pas là une aberrante aventure ? Dans mes multiples ouvrages, j'ai tâché d'être objectif, dépeignant le vrai visage de l'Islam, en passant tout au crible, rejetant tout ce qui n'est pas fondé historiquement et rationnellement, même s'il fait l'apologie de l'Islam. J'étais contre mon ami et collègue feu Berque, qui a cru devoir rendre hommage à la Qaraouyène, université islamique de Fès, quand il avait admis que Gerbert D'AURIAC, devenu pape, sous le nom de Sylvestre II, en l'an 999 ap. J.C., avait fait ses études dans cette Université. Rien ne le prouve, à mon sens. Dans mes analyses des faits, je me suis, toujours, défendu de glisser vers l'absurde, à l'instar d'un certain Oswald SPENGLER qui, dans son fameux ouvrage, « Le déclin de l'Occident », pousse ses invraisemblables déductions, jusqu'à faire commencer « l'époque arabe » au premier siècle de l'ère chrétienne, parler du Panthéon de Rome, comme l'une des premières mosquées, de Dioclétien comme d'un calife et de Diophante, comme d'un mathématicien arabe. Pourtant, certains parmi nos amis communs, Madame CHABBI et moi, vous avaient conseillée un peu plus de pondération, de tact, et de doigté.

Notre chère collègue, Madame CHABBI n'a cessé de « bibler » le Coran et le Nouveau Testament ; cela est tout à fait normal, quand il est présenté objectivement, car la source des Trois Livres révélés est commune, étant donnée l'unicité du dogme, émanant de notre Unique Créateur : Allah. Mais, Madame CHABBI semble oublier que la Bible elle-même, ainsi que les Dix Commandements de Moïse, ne sont que le prolongement des Lois Noachides, notamment, les Sept Commandements de Noé .

Quant aux « Israéliâtes », ils constituent des éléments intrus, même par rapport à la Bible, figurant seulement, dans la tradition populaire du Talmud, Michna. Des centaines de milliers de faits et anecdotes furent introduits, à travers les hadiths apocryphes, fabriqués de toutes pièces, dans l'exégèse du Coran ; ils furent éliminés, dès le IV ème siècle de l'hégire (X ème siècle ap. J.C.), par le grand exégète marocain, Ibn 'Atia, auquel Ibn Khaldoun rend hommage, pour ce travail d'éradication et d'épuration, empruntée plus tard, par tous les exégètes ultérieurs, dont le fameux commentateur « El Qortoby »

Je tiens à souligner notre profonde estime du Judaïsme et le respect mutuel entre citoyens musulmans et juifs, au sein du Royaume du Maroc, qui avait abrité, pendant un millier d'années , une communauté israélite, qui émigra à Israël , mais qui proclame, aujourd'hui, son désir de retourner, à son pays natal : le Maroc ; Alors que Madame CHABBI prend à partie la communauté musulmane et ses grands doctes, l'Université El Qaraouyène de Fès décida, à l'unanimité de ses professeurs, d'envoyer à leurs concitoyens juifs, selon (Jéromino de Mendoça Jornado du Portugal, Lisboa,1607), un mémorandum, les incitant à s'attacher aux enseignements du Mosaïsme et à leurs traditions, condition sine qua non, de leur félicité et progrès (Hespéris, document n°28 ,1949). Et ce, à l'occasion d'une conversion massive à l'Islam, de plusieurs centaines de

Juifs marocains de Fès, acte historique bien connu. L'islam, saturé par son milliard et demi d'adeptes, éprouve, vis-à-vis de nos concitoyens Juifs, une compassion, car le Judaïsme , religion monothéiste universelle, se voit, aujourd'hui, réduit à quelques dizaines de millions de croyants, éparpillés de par le Monde. J'ai donc, le regret de constater que Madame CHABBI persiste à dénigrer l'Islam, s'ingéniant à en décrier toutes les composantes, à partir d'une série d'imaginatifs, parfois puérils. Je demeure, quand même, conscient, sinon convaincu, qu'un chercheur de la trempe de Madame CHABBI ne saurait être tendancieux.

NOTES:

1- Edmond JACOB, l'Ancien Testament, Presses universitaires de France.

2- Maurice BUCAILLE « La Bible, le Coran et la science » Editions Tripoli et Paris, 1976, p. 17,18.

3- Idem, p.8
4- « L'Islam dans ses Sources », « Islam : Concepts et Préceptes », « L'Islam et la Morale Universelle », « Le Rationnel du Sacré ».
5- Eva de Vitray- Meyerovitch, qui avait adopté l'Islam et qui a traduit le « Metnaoui » de Jalal Eddine Roumi; elle est l'auteur de « l'islam, l'autre visage ».
6- Maurice BUCAILLE.

7- Cardinal DANIELOU, Editions du Seuil, 1967.

8- D'après M. BUCAILLE (p. 109), le mot Esprit Saint serait une addition ultérieure tout à fait volontaire, destinée à modifier le sens primitif d'un passage qui, en annonçant la venue d'un Prophète après Jésus, était en contradiction avec l'enseignement des Eglises chrétiennes naissantes, voulant que Jésus fût le dernier des Prophètes.
9- Association dont le siège est à Genève ; j'en suis un des membres fondateurs.
10- SPENCER Herbert : philosophe et sociologue britannique (1820-1903), auteur d'une philosophie dont l'idée principale est l'évolution naturelle (évolutionnisme).
11- Corbin, Imagination créatrice chez Ibn Arabi, p. 51

12- Livre des Directives et Remarques ad. Par J. Forget, Brill, Leyde, trad. Française de A.M. Goichen, éd. Paris, 1951

13- Pensée Religieuse d'Avicenne, p. 134

14- F. SCHUON, « Comprendre l'Islam » (p. 53 et 72)

15- Se référer à mon ouvrage "L'islam et la morale universelle", collection mission de l'Islam, vol. III

16- Livres de l'Ancien Testament, qui relatent l'histoire des Hébreux depuis la naissance de Samuel jusqu'à la destruction du Temple.